3 1761 03597 6166

Chansons Galantes d'Autrefois

Il a été fait de cet ouvrage
un tirage limité à 5 exemplaires
sur papier Japon
comprenant une triple suite des gravures
en noir, bleu et rouge.

Droits de traduction réservés pour tous pays

S'adresser à la Librairie H. DARAGON

Chanson
Theatre
Journ.
Correspondance
COLLÉ.

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

PAUL MARION

CHOIX

de

Chansons Galantes

d'Autrefois

Avec une Introduction et des Notes

Ouvrage orné de deux planches gravées

PARIS (IX^e^)
H. DARAGON, Libraire-Éditeur
96-98, Rue Blanche, 96-98

MDCCCCXI

A GASTON BONIS

PQ
1177
M37

INTRODUCTION

Au cours d'un séjour dans la Haute-Provence, je traversais, peu après midi, un petit village des bords de la Durance quand je fus arrêté par une scène vraiment délicieuse. Sur le pas de sa porte, à l'ombre d'une belle treille, une jeune femme faisait sauter un bébé sur ses genoux, sans doute pour l'empêcher d'aller courir au soleil qui était, en effet, brûlant ce jour-là. Tout en jouant avec l'enfant, elle chantait une manière de complainte dont le refrain guttural semblait, de loin, quelque cri sauvage répété par trois fois : « Tabou, tabou, tabou » ou « tamar, tamar, tamar », — je ne saisissais pas très bien. Ce qu'il y a de certain c'est qu'à chacun de ces cris, c'était chez le bébé une explosion de joie extraordinaire,

des éclats de rire à n'en plus finir. Je m'approchai pour mieux entendre ce qui provoquait une telle gaîté. C'était une ronde enfantine, ingénue et morale à la fois, comme beaucoup de vieilles chansons de ce genre. Etait-ce à cause de la fraîcheur du tableau que j'avais là sous les yeux ? Toujours est-il que je trouvai la chanson charmante et que j'en voulus connaître l'auteur. Ma jolie chanteuse l'ignorait. Tout ce qu'elle savait c'est que, cette ronde, elle l'avait apprise autrefois d'une vieille institutrice, quand elle allait à l'école du chef-lieu. Et comme cette chanson l'avait beaucoup amusée jadis, elle en amusait maintenant son bambin qui ne se fatiguait point de l'entendre. Elle consentit aimablement à me la redire et j'écrivis sous sa dictée, — textuellement, comme elle les chantait, — les couplets que voici :

A Paris, y a une dame
Qui est aussi bell' que le jour.
Elle avait une servante
Qui aurait (ter) *voulu*
Etre aussi belle qu'elle :
Ell' n'a pas pu.

Ell' fut chez l'apothicaire :
« Monsieur, combien vendez-vous le fard ?
— Belle, je le vends six francs l'once :
C'est deux (ter) *écus.*
— Donnez m'en un' demi-once
Pour mon écu.

— Lorsque vous voudrez vous peindre,
Prenez bien gard' de ne pas vous mirer ;
Eteignez votre chandelle,
Barbou (ter) *illez-vous.*
Après c'la vous serez belle
Comme le jour. »

Quand ce fut au matin jour,
La belle mit ses beaux atours,
Ses bas de soie, sa jupe courte,
Son blanc (ter) *corset.*
Puis ell' s'en fut à la ville
Comme elle était.

En chemin, ell' fit rencontre
D'un galant fort à son gré.
« Où allez-vous, jolie Manette,
Si bar (ter) *bouillée,*
La figure aussi noire
Qu'un charbonnier ? »

Ell' fut chez l'apothicaire :
« Monsieur, que m'avez-vous vendu ?
— Je vous ai vendu du cirage
Pour vos (ter) *souliers.*
N'appartient pas aux servantes
De se farder ! »

Il est facile de se rendre compte, à la lecture de cette chanson, que la jeune femme qui me la dicta n'était point musicienne. Le même vers y compte indistinctement sept, huit, neuf ou dix syllabes dans les différents couplets. Aussi, pour chanter ceux-ci, en transformait-elle nécessairement la musique à chaque coup, remplaçant ici une noire par deux croches, là deux croches par un triolet, afin de souligner d'une note chaque syllabe. Cela ne lui était d'ailleurs pas toujours très commode : elle était obligée, pour y arriver, d'éviter parfois des élisions indispensables et prononçait, par exemple, « être aussi belle » ou « la figure aussi noire », comme si le mot « aussi » se fût écrit avec un h *aspiré. Ce qu'elle chantait là, ce n'était évidemment pas le texte exact de la chanson. Pourrais-je jamais en retrouver l'original ?...*

Passant le lendemain par le chef-lieu, j'allai sonner à l'école indiquée. La vieille maîtresse en était morte depuis longtemps ; ses livres et sa musique avaient été vendus ; sa famille s'était dispersée. Aucune de celles de ses anciennes élèves que je pus retrouver et que j'interrogeai n'avait gardé le moindre souvenir de la chanson enfantine en question. D'autre part, les vieux du pays l'ignoraient de même : ce n'était donc pas une chanson locale. D'où venait-elle ?

Rentré à Paris, je me mis à fouiller les recueils de chansons, vieilles et nouvelles, qui me tombèrent sous la main. Si la ronde que je cherchais était d'un chansonnier plus ou moins connu, je finirais bien par la dénicher dans une anthologie quelconque. Et si c'était une chanson populaire, il me paraissait bien improbable qu'elle ne soit pas déjà venue aux oreilles de quelque « folkloriste » qui n'aurait point manqué de la recueillir.

Cette dernière hypothèse était la vraie. C'est en effet M. Julien Tiersot, l'éminent historiographe de nos chansons populaires, qui a noté — et sans doute un peu arrangé celle-

ci, dont il a publié (1) *cette très élégante version :*

LA SERVANTE COQUETTE

Dedans Paris y-a-t-une dame
Qu'est aussi belle que le jour.
Mais elle avait une servante
Qu'aurait, qu'aurait, qu'aurait voulu
Etre aussi bell' que sa maîtresse,
Mais ell' n'a pu.

Ell' s'en fut chez l'apothicaire :
« Monsieur, me vendrez-vous du fard ?
— Vous en vendrai-z-à six francs l'once ;
C'est deux (bis) *écus.*
— Mettez m'en donc un' demi-once
Pour mon écu.

— La bell', quand vous voudrez vous peindre,
Prenez bien gard' de vous mirer ;
Eteignez bien votre chandelle,
Barbou (ter) *illez-vous.*
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour. »

(1) *Chansons du vieux temps*, p. 21. (Hachette, édit.)

Le lendemain, au point du jour,
La belle prend ses beaux atours,
Ses bas de soie, sa jupe verte,
Son blanc (ter) *corset*
Et s'en va faire un tour en ville,
S' faire admirer.

En son chemin a fait rencontre
De trois garçons fort à son gré.
« Où allez-vous ainsi, la belle,
Tout bar (ter) *bouillée,*
Avec un' figure aussi noire
Qu'un charbonnier ? »

Ell' s'en fut chez l'apothicaire :
« Monsieur, que m'avez-vous donné ?
— J'vous ai donné du noir cirage
Pour vos (ter) *souliers.*
C' n'est pas l'état d'une servante
De se farder. »

⁂

Si je publie ici ces deux textes, si peu différents en somme, c'est pour montrer de quelle façon les chansons, — comme aussi les autres œuvres plus ou moins littéraires, les récits, les relations d'événements, les légendes, les « tra-

ditions », — se transforment rapidement du tout au tout en passant de bouche en bouche. La Servante coquette *n'est point une chanson populaire de Provence ; personne ne la connaissait dans la région où j'eus l'occasion de la noter : ce n'était donc pas un chant entendu plus ou moins souvent par elle dans son entourage et mal retenu que ma chanteuse redisait ainsi ; c'était, de son propre aveu, une chanson que sa maîtresse lui avait serinée à l'école ; pas de doute possible, c'est bien le texte publié naguère par M. Julien Tiersot que cette jeune femme avait appris. Et, dès la première étape, voilà déjà, dans ce texte, des changements radicaux : par exemple, un seul « galant » remplaçant les « trois garçons » qui sont de tradition dans toutes les chansons populaires d'antan. Ici, évidemment, simple défaillance de mémoire ; ailleurs, question de goûts, peut-être. C'est ainsi que ces goûts particuliers, les caractères, — et aussi les habitudes locales, le terroir, simplement l'accent, — arrivent à modifier petit à petit les refrains au point de les rendre méconnaissables. On a souvent signalé les innombrables façons de chanter la célèbre complainte de* Malbrough,

qui n'est cependant pas encore bien vieille ; mais il ne s'agit ici que « d'airs » différents attribués aux mêmes couplets, comme s'ils avaient été mis en musique par divers compositeurs. Les mêmes variations, des altérations beaucoup plus profondes se retrouvent dans la façon de colporter les textes eux-mêmes. On a noté des versions tout à fait dissemblables d'une même complainte. En voulez-vous des exemples ? C'est ainsi que, dans les Brunettes ou petits airs tendres (1) *de* 1703, *on trouve cette chanson :*

LA PETITE JEANNETON

Par un matin s'est levée
La petite Jeanneton ;
Elle a pris sa faucillette
Pour aller couper du jonc.
Hélas ! pourquoi s'endormait-elle
La petite Jeanneton ?

(1) Le recueil des *Brunettes ou petits airs tendres... mêlées de chansons à danser* a été publié par Christophe Ballard au début du dix-huitième siècle, en 1703, 1704, 1711, etc.

Elle a pris sa faucillette
Pour aller couper du jonc ;
Et, quand son fagot fut fait,
S'endormit sur le gazon.
Hélas ! etc.

Et, quand son fagot fut fait,
S'endormit sur le gazon.
Par son chemin sont passés
Trois jeunes et beaux garçons.
Hélas ! etc.

Par son chemin sont passés
Trois jeunes et beaux garçons.
Le premier la regarda
D'une tant bonne façon.
Hélas ! etc.

Le premier la regarda
D'une tant bonne façon ;
Le second fut plus hardi,
Mit la main sous le menton ;
Hélas ! etc.

Le second fut plus hardi,
Mit la main sous le menton ;
Ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Hélas ! etc.

Ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson :
C'est à vous, mesdemoiselles,
D'en deviner la raison.
Hélas ! etc.

Voici maintenant une toute autre version de la même chanson, qui a été recueillie sans doute naguère dans quelque recueil de folklore *et que le chansonnier Aristide Bruant a reproduite dans le petit journal* (1) *où il a publié ses belles chansons avant de les réunir en volumes :*

JEANNETON LA DORMEUSE

Jeanneton prend sa faucille
Pour aller couper du jonc ;
Mais quand sa botte fut faite, —
Verse à boire, verse à boire, —
Elle s'endormit au long. —
Verse à boire et buvons donc !

Mais quand sa botte fut faite,
Elle s'endormit au long.

(1) Le *Mirliton*, n° 66, d'octobre-novembre 1890.

Par le même chemin passent —
Verse à boire, verse à boire, —
Trois chevaliers de renom. —
Verse à boire et buvons donc !

Par le même chemin passent
Trois chevaliers de renom.
Le premier qui la regarde —
Verse à boire, verse à boire, —
Caressa son blanc menton. —
Verse à boire et buvons donc !

Le premier qui la regarde
Caressa son blanc menton.
Le second fut moins honnête, —
Verse à boire, verse à boire, —
Releva son blanc jupon. —
Verse à boire et buvons donc !

Le second fut moins honnête,
Releva son blanc jupon.
Mais ce que fit le troisième —
Verse à boire, verse à boire, —
N'est pas mis dans la chanson. —
Verse à boire et buvons donc !

Mais ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Au bout de neuf mois à peine, —
Verse à boire, verse à boire, —

Jeanneton eut un garçon. —
Verse à boire et buvons donc !

Au bout de neuf mois à peine,
Jeanneton eut un garçon
Qu'on appela par la ville —
Verse à boire, verse à boire, —
Le chevalier d' la bott' de jonc. —
Verse à boire et buvons donc !

Ici, le fond de l'histoire est le même dans les deux versions : c'est la forme seule qui varie. Dans d'autres cas, c'est au contraire la forme qui reste sensiblement la même, tandis que le fond change singulièrement, comme dans les innombrables dialogues de Marion *et de son jaloux. Vous n'ignorez pas qu'on a recueilli des versions de cette dispute fameuse dans toutes les provinces de France et même ailleurs. Voici celle du pays messin que vient de publier M. Mary-Gill, dans le volume de la collection de la « Renaissance du livre » qui est consacré à la* Chanson française :

VENTREBLEU ! MARION

— Ventrebleu ! Marion,
Qu'est donc cette claireté
Qui est dans ta cheminée,
Morbleu !
Qui est dans ta cheminée ?
— Hélas ! mon bel ami,
Ce n'est pas de la claireté,
C'est l'ombre de ma fumée,
Mon Dieu !
C'est l'ombre de ma fumée !

— Ventrebleu ! Marion,
Qui est donc ce chevalier
Qui est dans ton lit couché,
Morbleu !
Qui est dans ton lit couché ?
— Hélas ! mon bel ami,
Ce n'est pas un chevalier,
C'est ma compagn' qui est couchée,
Mon Dieu !
C'est ma compagn' qui est couchée.

— Ta compagne était-elle belle ?
Avait-elle la barbe noire ?
— Elle a mangé des mûres noires,
Vous semblait qu'elle était noire.

— Entre les Chandell's et Pâques
Y croît-il des mûres noires ?
— Il y croît des mûres noires
Entre Pâqu's et les Chandelles.

— Qu'as-tu fait cette journée,
Qu'au logis n' t'ai pas trouvée ?
— J'ai z'été à la fontaine
Chercher d' l'eau pour la semaine.

— Te fallait-il une journée
Pour aller à la fontaine ?
— Les ch'vaux d' la reine y avaient passé;
L'eau y était troublée.

— Viens-moi montrer les passées
Qu' les ch'vaux d' la reine y ont laissées.
— Il a neigé cette nuitée :
Les passées sont rebouchées.

— Tu es bonn' pour un' bergère,
Tu sais bien t'y retourner.
— Quand j'y étais chez mon père,
J'ai toujours été bergère.

— J'irai, j'irai chez ton père,
Te ferai battr' par ta mère.
— J'irai, j'irai chez mon père,
J'aurai à dîner chez ma mère.

— Je t'y mènerai z'en laisse,
Je t'y ferai chien de chasse.
— Non, je n'irai point en laisse,
J' n'y serai pas chien de chasse.

— Je t'y mènerai z'en Flandre,
Et puis t'y ferai pendre.
— Laissez, laissez ces potences
Pour ces grands voleurs de France.

Lisez maintenant cette autre version — si différente ! — de la même querelle, qui fut recueillie dans l'ouest de la France par le regretté Charles de Sivry et publiée dans la Revue des traditions populaires *de M. Paul Sébillot :*

— Qu'allais-tu faire à la fontaine,
Corbleu ! Marion,
Qu'allais-tu faire à la fontaine ?
— J'étais allé' quérir de l'eau,
Mon Dieu ! mon ami,
J'étais allé' quérir de l'eau.

— Mais qu'est-ce donc qui te parlait,
Corbleu ! Marion,
Mais qu'est-ce donc qui te parlait ?
— C'était la fille à not' voisine,
Mon Dieu ! mon ami,
C'était la fille à not' voisine.

— Les femmes ne portent pas d' culottes.
— C'était sa jupe entortillée.

— Les femmes ne portent pas d'épée.
— C'était sa quenouille qui pendait.

— Les femmes ne portent pas d' moustaches.
— C'était des mûres qu'elle mangeait.

— Le mois de mai n' porte pas d' mûres.
— C'était une branch' de l'automne.

— Va m'en quérir une assiettée.
— Les p'tits oiseaux ont tout mangé.

— Alors, je te coup'rai la tête !
— Et puis que ferez-vous du reste ?

Il s'agit, dans les deux cas, d'une scène de jalousie : mais les reproches ne sont plus les mêmes, non plus que les explications, là assez vagues, sans cohésion, ici beaucoup plus nets, plus précis, plus serrés, plus logiques, émanant d'un observateur avisé et d'une rouée commère. Les deux versions, si variées de ton, si rapprochées de forme, synthétisent deux états d'âme fort différents, deux races bien distinctes. Et c'est cependant la même chanson !...

On pourrait multiplier les exemples. J'en ai, pour ma part, noté pas mal d'assez caractéristiques au cours des recherches que j'ai faites à la poursuite de cette servante coquette qui se barbouillait si ingénument de cirage. Car il m'est alors arrivé, — je l'avoue en toute franchise, — ce qui a dû arriver, j'imagine, à la plupart de ceux qui ont mis avant moi le nez dans les recueils de chansons. J'y ai très vite pris goût et, au fur et à mesure que j'en rencontrais une qui me plaisait, je la notais ; de sorte que je possède maintenant une respectable collection de « cahiers de chansons », tout comme un matelot sentimental.

C'est un de ces « cahiers » que je publie ici à l'instigation de l'ami Henri Daragon. On trouvera peut-être que le besoin ne s'en faisait pas sentir très impérieusement. Il existe en effet des centaines et des centaines de recueils de chansons de tous genres, historiques, guerrières, politiques, libertines, patriotiques, satiriques, chansons de circonstances et chansons de métiers, chansons à boire, à manger, à fumer, que sais-je ? Dans ces derniers temps, surtout, l'on a multiplié les anthologies de ce

genre, en particulier depuis que nos patients érudits ont recueilli et noté, avec un rare talent et une science impeccable, les vieilles chansons populaires de nos provinces ou de nos corporations. Mais, dans la plupart de ces publications du folklore, *l'on s'est attaché, en même temps que les poésies naïves d'autrefois, à nous rendre les mélodies primitives, source intarissable où nos musiciens d'aujourd'hui s'en vont volontiers puiser leurs inspirations. Il nous a paru qu'à côté de ces recueils plus ou moins musicaux, il pouvait y avoir une petite place pour une anthologie plus spécialement littéraire. Car il est des chansons d'une forme, d'une « tenue » admirables, au point de vue du style. On a prétendu quelquefois qu'on ne pouvait décemment pas admettre celles-ci au rang des poésies véritables, parce qu'elles sont avant tout destinées à être chantées et non à être lues. En ce cas, faut-il donc prétendre que les « chansons » rimées par Musset, par Hugo, par Banville, pour ne citer que ceux-là, ne sont point des poésies, uniquement parce que des compositeurs les ont mises en musique ? Ce n'est point sérieux et qui donc oserait le soutenir ?*

La vérité est qu'en publiant, depuis une trentaine d'années, tant de chansons populaires anonymes, dues à l'on ne sait qui, nées on ne sait où, transmises on ne sait comment, on a un peu trop oublié que des poètes — et les plus grands entre les plus grands — n'ont point dédaigné de rimer des chansons d'un incontestable mérite, qui ne le cèdent en rien à leurs autres poésies. Beaucoup de ces chansons, certes, sont déjà bien oubliées, tellement même qu'elles sont aujourd'hui pour ainsi dire inconnues. Cependant, l'on ne saurait songer à les sauver toutes de l'oubli : elles sont trop, comme disait l'autre ! Il faut donc se résoudre à un choix ; et un choix est bien difficile parmi tant d'œuvres de valeur. Il faut se décider, si l'on ne veut pas être débordé, à un classement par genres, par espèces, et adopter tel ou tel, ou les chansons historiques, ou les chansons bachiques, politiques, corporatives. Sans doute, la chanson historique ou politique offre l'avantage d'être plus qu'une autre un reflet de la vie tout entière de notre pays, « le visage, a-t-on dit justement, de notre passé ». Mais la chanson « galante » en est l'âme ; elle synthétise à merveille, mieux que toute autre,

les divers régimes sous lesquels elle s'est donné libre cours : plus exclusivement joyeuse et érotique sous la Renaissance, elle est devenue plus libertine pendant la Régence, plus gaillarde sous Louis XV, plus frivole sous Louis XVI, plus provocante au temps de la Révolution, plus effrontée sous l'Empire, plus insouciante sous la Restauration, plus légère et plus irrespectueuse sous la monarchie constitutionnelle, mais toujours tendre et spirituelle ; elle est la vraie chanson française.

Je me suis donc borné à publier ici un choix des meilleures chansons galantes d'autrefois, des plus originales, de celles qui reflètent le mieux les évolutions du genre aux différentes époques de notre histoire. Car la chanson galante a existé de tout temps. J'imagine qu'elle n'a pas d'autre origine que celle qui lui a été assignée par le chansonnier Armand Gouffé dans ce joli couplet que Romagnesi (1) *a mis élégamment en musique :*

(1) Antoine-Joseph-Michel Romagnesi, né à Paris en 1781, mort dans la même ville en 1850. Ce musicien d'origine italienne a composé un nombre considérable de romances. Il a longtemps dirigé le journal l'*Abeille musicale* et publié une méthode de chant estimée, la *Psychologie du chant*.

Rencontrant sous l'ombrage
Fille au gentil corsage,
Au gracieux visage,
Un berger fut, je gage,
Le premier qui chanta : a, a, a, a.
Sensible à son hommage,
A son naïf langage,
La bergère, peu sage,
Avec lui répéta : a, a, a, a.
La chanson, au village,
Ainsi se présenta.

Cette légende n'est pas seulement tout ce qu'il y a de plus vraisemblable : elle a encore le mérite d'être pimpante, gracieuse, et, tout bien considéré, d'une morale aussi sûre et plus accessible que l'épître de Luce de Lancival à Clarisse « sur les dangers de la coquetterie ».

⁂

Il ne faut point en effet se méprendre sur la prétendue immoralité des chansons dites « galantes ». Il importe d'ailleurs de bien s'entendre et de reconnaître qu'on peut utile-

ment prêcher la morale avec impudeur. C'était, à tout prendre, ce que faisaient les Spartiates quand ils montraient des ivrognes à leur fils pour dégoûter ceux-ci de l'ivrognerie. On peut, en somme, soutenir très sérieusement que la meilleure façon de mettre les jeunes filles en garde contre les faux-pas, c'est de leur raconter comment leurs grand'mères en firent. Le tout est, en pareil cas, de ne pas dépasser la mesure permise et de ne pas verser dans la trivialité. Pour gaillardes, libertines même, voire érotiques que soient les chansons réunies ici, elles ne sont cependant point licencieuses — ou si peu, — à coup sûr pas graveleuses : uniquement préoccupé de leur mérite littéraire, je ne pouvais pas ne pas laisser de côté les insanités pornographiques qui sont encore plus ineptes qu'ordurières.

C'est du reste pour un motif de même nature que je me suis borné à ne joindre à ces chansons que des notes purement biographiques sur les poètes qui les ont rimées, sans appréciations d'aucune sorte sur la valeur de l'œuvre générale de chacun d'eux. Voici pourquoi : sauf Béranger, qui a pu dire sans trop

d'exagération (1), *« qu'il n'était et ne voulait être qu'un chansonnier », tous ces faiseurs de chansons ont rimé d'autres poésies, composé d'autres œuvres ; et Désaugiers lui-même a écrit plus de cent cinquante pièces de théâtre. En étudiant ici chacun de ces écrivains ainsi qu'on a coutume de le faire dans les autres anthologies, il eut donc fallu apprécier leurs « manières », signaler leurs qualités, dénoncer au besoin leurs défauts. Mais c'est uniquement comme chansonniers qu'ils figurent dans ce recueil : or, la meilleure façon de louer les poètes étant de les citer, les chansons d'eux qui sont reproduites ici doivent suffisamment plaider en leur faveur sans qu'il soit nécessaire d'insister ; ce ne sont pas en effet les beautés de* Rolla *ou du* Barbier de Séville *qui ajouteront ou retrancheront le moindre mérite aux jolies chansons qu'ont pu faire Beaumarchais ou Alfred de Musset.*

D'autre part, il ne faut pas qu'on s'étonne

(1) Béranger lui-même ne s'est, en effet, pas borné à rimer uniquement des chansons. Outre sa *Biographie* et les préfaces que l'on sait, on a trouvé dans ses papiers des œuvres théâtrales, — une comédie en vers, un opéra-comique, un « à propos », — qui ont été publiées par M. L.-Henry Lecomte. (H. Daragon, édit.)

par trop de ne pas trouver ici des chansons archiconnues, peut-on dire, comme Ma Grand'-mère *de Béranger, —*

Combien je regrette
Mon bras si dodu,...

— ou comme l'immortel dialogue de Monsieur et Madame Denis, *qu'a si spirituellement noté Désaugiers. Ce sont là chansons galantes qui ont été si souvent reproduites que tout le monde les sait par cœur : j'ai donc pensé qu'il valait mieux donner ici à leur place quelques chansons moins connues des mêmes auteurs ; aussi bien, le bagage de la plupart de ceux-ci est-il assez riche pour qu'on puisse leur faire de nombreux emprunts.*

Et, pour terminer, si quelqu'un me faisait observer que toutes ces explications ne constituent pas une « préface », je me bornerai à répondre, comme Désaugiers : « La plaisante chose qu'une préface à la tête d'un recueil de chansons ! »

Chansons Galantes d'Autrefois

PERLE DU MONDE

Ah ! belle blonde
Au corps si gent (1),
Perle du monde
Que j'aime tant,
D'une chose ai bien grand désir :
C'est un doux baiser vous tollir (2) ;
Oui, belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.
Si par fortune
Courrouceriez,
Cent fois pour une
Vous le rendrais volontiers.
Belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.

1. Gentil.
2. Dérober, détourner, du latin *tollere*.

Ah ! belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant,
Passant les mers pour mon salut,
N'ai rien trouvé qui vous valut :
Oui, belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.
Toute l'Asie
En grand esmoi,
La Romanie (1)
Chanteraient ainsi que moi :
Belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.

Ah ! belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant,
Vous avez toute la beauté,
Moi, toute la fidélité :
Oui, belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.

(1) La campagne de Rome et, par extension, l'ancien empire romain.

Restons en France
Et bornons-nous
A l'alliance
Faite de deux biens si doux,
Belle blonde
Au corps si gent,
Perle du monde
Que j'aime tant.

RAOUL, COMTE DE SOISSONS (1).

(1) On n'est que très vaguement renseigné sur cet auteur, qu'on confond quelquefois avec le trouvère à qui nous devons *Amadas et Ydoine* et autres chansons de geste telles que *Messire Gauvin ou la Vengeance de Radiguel*. Ce Raoul était un des seigneurs de Nesle qui possédèrent, du douzième au quatorzième siècles, le comté de Soissons avant qu'il passât aux Châtillon, puis aux sires de Coucy. Raoul vivait vers le milieu du treizième siècle. On ne connaît guère de lui que cette chanson, qui a été souvent traduite, adaptée, paraphrasée. La version que nous donnons ici est généralement attribuée à Moncrif (1687-1770).

IL FAIT BON FERMER SON HUIS

L'autrier (1), m'allais esbaloyer (2)
Par devant l'huis de mon voisin ;
Mais il n'était pas à l'hôtel :
Il était allé au moulin ;
Il a laissé son huis ouvert,
Sa femme toute nue.
Il fait bon fermer son huis
Quand la nuit est venue.

Lors, je me pris à dépoiller (3) ;
Avec elle me couchis ;
Elle me baisait et m'accolait,
Cuidant que ce fût son mari
Qui fut ja venu du moulin,
Sa farine moulue.
Il fait bon, etc.

Quand je me fus bien ébattu
Deux ou trois heures de la nuit,
Je lui dis en deux mots sans plus :
« Belle, recouvrez votre lit. »
Elle s'écria si haut cri :
« Je suis femme perdue. »
Il fait bon, etc.

(1) L'autre jour, l'autre matin.
(2) Esbaudir.
(3) Dépouiller, pour dévêtir.

« Je vous requiers, mon bel ami,
Qu'il ne soit sonné mot du fait.
— Je vous promets la foi de mi
Qu'ici conte n'en sera fait,
Mais ailleurs oui bien si je puis,
Là où n'êtes connue. »
Il fait bon, etc. (1)

PIS QUE DEVANT

Mon mari m'a diffamée
Pour l'amour de mon ami,
De la longue demeurée
Que j'ai faite avecque lui.
Hé ! mon ami,
En dépit de mon mari
Qui me va toujours battant,
Je ferai pis que devant.

Aucunes gens m'ont blamée,
Disant que j'ai fait ami ;
La chose très fort m'agrée,
Mon très gracieux souci.

(1) Le quinzième et le seizième siècles sont riches en chansons de toutes sortes, surtout en chansons politiques et en chansons d'amour. La plupart sont anonymes. Il en existe de nombreux recueils dont un des plus curieux et des plus riches est le *Recueil de plusieurs belles chansons nouvelles et modernes* (Lyon, 1593).

Hé ! mon ami,
En dépit de mon mari
Qui ne vaut pas un grand blanc (1),
Je ferai pis que devant.

Quand je suis la nuit couchée
Entre les bras de mon ami,
Je deviens presque pâmée
Du plaisir que prends en lui.
Hé ! mon ami,
Plût à Dieu que mon mari
Je ne visse de trente ans !
Nous nous donn'rions du bon temps.

Si je perds ma renommée
Pour l'amour de mon ami,
Point n'en dois être blâmée,
Car il est coint (2) et joli.
Hé ! mon ami,
Je n'ai bon jour ni demi
Avec ce mari méchant ;
Je ferai pis que devant.

(1) Cette monnaie de billon, qui valait environ douze deniers sous François I^er^, fut remplacée par le « douzain ».
(2) Gentil.

ENTRE VOS BRAS

Logiez moy entre vos bras,
Et m'envoyez doulx baisier
Qui me viengne festier
D'aucun amoureux soulas (1).
Tandis que Dangier est las
Et le voyez sommeillier,
Logiez moy, etc.

Pour Dieu, ne l'esveillez pas,
Ce faulx, envieux Dangier ;
Jamais ne puist s'esveillier !
Faites tost et parlez bas :
Logiez moy, etc.

CHARLES D'ORLÉANS (2).

(1) Consolation.

(2) Né à Paris en 1391, mort à Amboise en 1465. Fils de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, père de Louis XII et oncle de François Ier, il fut successivement le gendre de Charles VI, de Bernard d'Armagnac et de Jean le Bon duc de Bourgogne. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il resta vingt-cinq ans captif en Angleterre, d'où il ne revint qu'après payement d'une rançon de cent vingt mille écus d'or. C'est pendant sa captivité et sa retraite à Blois qu'il composa de nombreuses poésies françaises et quelques vers anglais. Il fut le véritable éducateur de Villon, qui lui écrivait : « Vostre povre escolier Françoys. »

LES BONS BAISERS

Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance,
Ou par manière d'accointance :
Trop de gens en sont parçonniers (1).

On en peut avoir par milliers,
A bon marché grant abondance.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

Mais savez-vous lesquels sont chiers ?
Les privez, venant par plaisance ;
Tous autres ne sont, sans doubtance (2),
Que pour festier estrangiers.
Je ne prise point tels baisiers, etc.

CHARLES D'ORLÉANS.

(1) Participants.
(2) Doute.

M'AMIE

En baisant m'amie
J'ai cueilli la fleur.

M'amie est tant belle,
Si bonne façon :
En baisant, etc.

Blanche comme neige,
Droite comme un jonc,
En baisant, etc.

La bouche vermeille,
Fossette au menton,
En baisant, etc.

La cuisse bien faite,
Le tétin bien rond.
En baisant, etc.

Les gens de la ville
Ont dit qu'ils l'auront ;
En baisant, etc.

Mais je vous assure
Qu'ils en mentiront.
En baisant, etc.

BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement
Et ton œil languit doucement
D'une paupière à demi-close,

Mon âme se fond du désir
Dont elle est ardentement pleine
Et ne peut souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine ambrosienne ;

Il me semble estre assis à table
Avec les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Le doux breuvage délectable.

JOACHIM DU BELLAY (1).

(1) Né à Liré, près d'Ancenis, en 1524, mort le 1er janvier 1560. Après une enfance assez pénible, il alla à Poitiers étudier le droit et se lia avec Ronsard, qui l'enrôla dans la troupe de Daurat (1548). Dès l'année suivante, il publia la *Défense et illustration de la langue française*, manifeste de la Pléiade, et un recueil de sonnets en l'honneur de sa maîtresse Olive (Mlle de Viole). Emmené en Italie comme

LA BELLE NUIT (1)

Hâ ! mon cœur que je vis heureux
Maintenant que suis amoureux !
Hâ ! belle nuit entre les belles,
Si souvent j'en avais de telles,
Je ne voudrais pas être Dieu !
Tantôt nous nous fâchons ensemble,
Tantôt un baiser nous rassemble
Doucement ; puis ce boutefeu
Amour, entre deux bouches closes,
Invente mille douces choses
Pour nous en donner à choisir:
Sa flamme n'étant paresseuse
En la passion amoureuse
D'allumer un nouveau plaisir.

Tantôt nous luttons bras à bras
Dessus le lit, entre les draps ;
Tantôt ma mie me veut combattre,
Avecque son tétin d'albâtre

secrétaire par son cousin le cardinal, il dénonça dans les *Regrets* les intrigues de la cour romaine, ce qui le fit tomber en disgrâce. Il rentra en France, mais n'y ayant plus retrouvé ses protectrices, les deux Marguerite, — la sœur de François Ier, qui était morte, et la sœur de François II, qui venait de se marier, — il mourut assez misérablement. Ses contemporains l'avaient surnommé l'*Ovide français*.

(1) Cette « chançon » est dédiée à M. Simon Nicolas « secrétaire du Roy ».

Me pressant le ventre et le flanc :
Puis, faisant tantôt la farouche,
S'enfuit, me dresse une escarmouche
Et se couvre d'un linge blanc,
Ou du drap, ou de sa chemise,
Pour retarder mon entreprise,
Et me fait retirer honteux,
Ne voulant pas que je l'approche,
Ferme tout ainsi qu'une roche
Encontre les flots écumeux.

Comblé de plaisirs, je m'endors.
Elle, aussitôt, dessus les bords
De mes lèvres se vient étendre :
Moi, sentant de sa bouche tendre
Mille petits baisers mignards,
Le bout de sa lèvre mignotte,
Couleuvrant, qui flotte et reflotte
De çà, de là, de toutes parts,
Je me meurs, si mon âme, atteinte
De trop de plaisirs, n'est contrainte
Laisser ce corps ; puis, sur son sein
Penché, tout transi je soupire,
Faisant signe qu'elle retire
Sa bouche, ou je mourrais soudain.

REMY BELLEAU (1).

(1) Né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris en 1557. Il fut le précepteur du duc d'Elbeuf, Charles, grand écuyer de France, dont il resta le commensal. Membre de la Pléïade, il traduisit les odes d'Anacréon et des parties du *Cantique*

NE TOUCHEZ PAS LA

Ma petite Jeanneton
Me permet bien que je taste
Son beau col et son menton
Et veut bien que je m'ébaste.
Mais si tost que je me haste
De ravir le beau bouton
Qui fleurit sur son téton
Et les fraisettes jumelles,
Elle me dit en riant :
« Ne touchez pas là, friand,
C'est le joyau des pucelles. »

CLAUDE DE PONTOUX (1).

des Cantiques, composa des élégies, une comédie (la *Reconnue*) et un piquant poème macaronique latin. Ronsard l'avait surnommé le *Peintre de la nature*.

(1) Né à Chalon-sur-Saône vers 1530, mort dans la même ville en 1579. Docteur en médecine de l'université de Dôle, il cultiva les lettres, sans doute à l'instigation du poète Pontus de Thiard, son ami. Il a paraphrasé en vers le Nouveau Testament et rimé de nombreuses poésies qui furent réunies sous ce titre : *Gélodacrie amoureuse contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes, pavanes, branles, sonnets* (Lyon, 1576).

CUEILLONS LE FRUIT

Belle, la beauté s'enfuit :
Cueillons ensemble le fruit
De la jeunesse gaillarde.
Pendant qu'en avons le temps,
Rendons nos désirs contents :
Beauté n'est un fruit de garde.

L'âge, ennemi des esbas,
Tost le fait tomber à bas,
Comme le vent la rose ouverte.
L'amour se paye en aimant :
Aimant donc pareillement,
Ne crains d'estre découverte.

Si du bruit tu prends esmoy,
Nul ne cèle mieux que moy
Toute amoureuse entreprise ;
Un secret chasseur je suis,
Quand j'ay ce que je poursuis
Jamais je ne corne prise.

JEAN PASSERAT (1).

(1) Né à Troyes en 1534, mort à Paris, aveugle et paralysé, en 1602. Latiniste et jurisconsulte éminent, un des meilleurs élèves de Cujas, il fut d'abord professeur au collège de

LE PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui.
Le temps passe.

Plessis et succéda à Ramus dans sa chaire d'éloquence au Collège de France. Il fut, avec Nicolas Rapin et Jacques Gillot, un des principaux auteurs de la *Satyre Ménippée*. Ses vers, latins ou français, qu'il n'avait faits qu'en manière de délassement, ne furent publiés qu'après sa mort.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique tu diras :
« J'étais peu sage
Qui n'usais point de la beauté
Que si tôt le temps a ôté
De mon visage. »

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse ;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or'que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne. (1)

JEAN PASSERAT.

(1) Tous les poètes de la Pléïade et de l'école de Ronsard se sont essayé à paraphraser la fameuse ode de celui-ci :

Mignonne, allons voir si la rose...

Jean Passerat est celui qui a le plus volontiers rimé des variations sur ce thème.

IDYLLE

Entre les fleurs, entre les lis,
Doucement dormait ma Philis,
Et tout autour de son visage,
Les petits Amours, comme enfants,
Jouaient, folâtraient, triomphants,
Voyant des cieux la belle image.

J'admirais toutes ces beautés,
Egales à mes loyautés,
Quand l'esprit me dit à l'oreille :
Fol, que fais-tu ? Le temps perdu
Souvent est chèrement vendu :
S'on le recouvre, c'est merveille.

Alors je m'abaisse tout bas
Sans bruit, je marche pas à pas
Et baisai ses lèvres pourprines ;
Savourant un tel bien, je dis
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des âmes divines.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (1).

(1) Jean Vauquelin de la Fresnaye, sieur des Yveteaux, né au château de la Fresnaye, près de Falaise (Calvados), en 1536, mort à Caen en 1606. Il fut successivement, à Caen, avocat du roi, lieutenant général du bailliage et président du présidial. Ses poésies comprennent un *Art poétique* en trois livres, des *Satyres*, des *Idylles*.

LA NOUVELLETTE

Il est certain qu'un jour de l'autre mois
M'est advenu très merveilleuse chose :
Toute seulette étais au fond du bois ;
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose.
Il me baisa d'un baiser sage et doux,
Et puis après il me fit chose amère,
Si que je dis, avec un grand courroux :
Tenez vous coi, j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage.
A jointes mains il me cria merci.
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Quand il me vit que je parlais si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière
Que je lui dis sans avoir de courroux :
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étais pas faite ;
Et, quasi morte, un baiser m'acheva
Qui me rendit les yeux clos et muette ;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux
Que remourus, tant il me fit grand'chère ;
Enfin besoin ne fut d'être en courroux,
Et devint coi sans qu'appelai ma mère.

VILLANELLE (1

Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira.
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?

(1) Si l'on en croit la légende, c'est cette chanson que le duc de Guise, Henri Ier le Balafré, chantait à sa maîtresse au château de Blois, pendant la nuit du 22 décembre 1588, quelques heures avant d'être assassiné, sur l'ordre du roi Henri III, par les Quarante-Cinq.

Dieux, que vous êtes mensongère,
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne peut vous aimer tant que moi,
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve ;
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

PHILIPPE DESPORTES (1).

(1) Né à Chartres en 1546, mort à Paris en 1606. Protégé successivement par Charles IX, Henri III (ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de prendre part à la Ligue) et Henri IV, il devint, de simple abbé, chanoine de la Sainte-Chapelle, lecteur de la chambre du roi Henri III, conseiller d'Etat et il ne tint qu'à lui de mourir archevêque de Bordeaux. Il eut le talent, ou la chance, de se faire payer ses moindres vers comme d'inestimables joyaux : Charles IX lui fit compter huit cents écus d'or pour *Rodomont,* et le duc de Joyeuse le pourvut d'une abbaye pour un simple sonnet. Il finit donc chargé d'honneurs et de prébendes, dont il fit largement profiter ses amis, les nombreux poètes qu'il protégeait. Après avoir publié cinq livres d'*amours* en sonnets, et autres poésies galantes, il traduisit en vers les cent cinquante psaumes. Ronsard l'appelait : *Notre premier poète français.*

LE PLUS BEAU CUL (1)

Philis, je suis dessous vos lois
Et, sans remède à cette fois,
Mon âme est votre prisonnière ;
Mais sans justice et sans raison
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison ?

Je m'étais gardé de vos yeux
Et, ce visage gracieux
Qui peut faire passer le nôtre
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie ;
Et le méchant en cet état
S'était caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

(1) Dans la plupart des anthologies, cette fameuse chanson figure sous ce titre : « Stances sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carosse de campagne. »

Il est vrai que je fus surpris :
Le feu passa dans mon esprit
Et mon cœur, autrefois superbe,
Humble, se rendit à l'amour
Quand il vit votre cul sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil, confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien :
Mais, ayant vu votre derrière,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découvrant tant de beautés,
Les Sylvains furent enchantés
Et Zéphyre, voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Même en la présence de Flore
Vous baisa ce que vous savez.

La rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs ;
De crainte, l'œillet devint blême ;
Et Narcisse, alors convaincu,
Oublia l'amour de soi-même
Pour se mirer en votre cul.

Aussi rien n'est si précieux ;
Et la clarté de vos beaux yeux,

Votre teint, qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas
Ne méritent point de louanges
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveille :
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime et veux que mes vers
Par tous les coins de l'univers
En fassent vivre la mémoire ;
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cul qui fut jamais.

VOITURE (1).

(1) Vincent Voiture, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648. Fils d'un riche marchand de vins, il sut se faufiler dans un monde où sa naissance ne l'appelait pas et, grâce à son esprit, se concilia les faveurs de Gaston duc d'Orléans, de Richelieu et de Mazarin, qui le fit maître d'hôtel du roi et le combla de faveurs. Ce fut l'oracle de l'hôtel de Rambouillet où l'on s'arrachait littéralement ses lettres et ses poésies manuscrites, qui ne furent recueillies et publiées qu'après sa mort. L'Académie française, dont il fut un des membres fondateurs, prit le deuil quand il mourut, — honneur qu'elle n'a plus jamais fait à d'autres.

LA CHANDELLE DE L'ABBÉ

— Monsieur l'abbé, où allez-vous ?
Vous allez vous casser le cou ;
Vous allez sans chandelle,
Eh bien !
Pour voir les demoiselles,
Vous m'entendez bien !

— De quoi vous embarrassez-vous ?
Si je vais me casser le cou ?
Je porte ma chandelle
Eh bien !
Dessous ma soutanelle,
Vous m'entendez bien ! (1)

(1) Dans tous les recueils où elle a été publiée, cette chanson populaire du début du dix-septième siècle figure sous la signature du « cocher de M. de Verthamont ».

SUR MADEMOISELLE D. T.

QUI AIMAIT ÉPERDUMENT UN MOINEAU FRANC

Air de *Joconde* (1).

Phyllis, en baisant un moineau
Qu'elle aime à la folie,
Songe aux ardeurs du passereau,
A ce qu'on en publie.
Elle voudrait que ses galants
Fissent tout ainsi comme ;
Ou que, sans perdre ses talents,
Son moineau devînt homme.

CHAULIEU (2).

(1) La question s'est souvent posée de décider si l'on devait, ou même si l'on pouvait séparer le texte des chansons de leur musique. Dans plusieurs anthologies, depuis le seizième siècle, on a publié celle-ci et nombre de musiciens de talent, — Weckerlin, Julien Tiersot, Bourgault-Ducoudray, — ont recueilli, dans diverses provinces de France, et noté les airs de vieilles chansons populaires fort curieux et des plus originaux. Mais, dans un recueil ayant uniquement pour objet de montrer le mérite littéraire indéniable de ces poésies légères, qu'on dédaigne un peu trop à notre avis dans les anthologies de poètes, il nous a semblé que la publication de la musique n'était pas indispensable. Cependant, nous donnerons, chaque fois que nous le pourrons, l'indication des airs notés, en faisant remarquer que cette indication est forcément rare avant le dix-septième siècle et ne devient la règle qu'après la création du *Caveau*.

(2) Guillaume Amfrye, abbé de Chaulieu, né à Fontenay,

LES LENDEMAINS

Air : *Réveillez vous, belle endormie.*

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire.
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Tremblant de se voir refuser,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

dans le Vexin normand, en 1639, mort en 1720. Commensal et protégé des deux princes de Vendôme, qui le dotèrent généreusement de nombreux bénéfices, il est peut-être le plus célèbre des « abbés galants ». Ses poésies légères, qui sont le reflet de sa vie épicurienne, le firent beaucoup estimer dans la société du Temple où il vécut et dont Voltaire l'a baptisé l'*Anacréon*. Il est vrai que Voltaire corrige ce compliment en affirmant, dans son *Temple du goût*, que l'abbé de Chaulieu « prodiguait des beautés sans correction ».

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

DUFRESNY (1).

(1) Charles Rivière Dufresny, ne à Paris en 1648, mort en 1724. On le prétendait arrière petit-fils d'Henri IV à qui il ressemblait fort. Grâce sans doute à cette soi-disant parenté, il jouit de la faveur de Louis XIV qui le combla de bienfaits, le nomma son valet de chambre et contrôleur de ses jardins, mais ne réussit pas à l'enrichir. C'était en effet un noceur émérite et ce fut le modèle des « paniers percés ». Criblé de dettes, il était à un tel point débiteur de sa blanchisseuse qu'il l'épousa uniquement pour se libérer envers elle, — ce qui a fourni à Lesage un des épisodes de son *Diable boiteux* et à Théodore de Banville le sujet d'une de ses plus jolies comédies en vers, le *Cousin du roi*, écrite en collaboration avec Philoxène Boyer. — Ses comédies les plus célèbres sont : le *Faux honnête homme*, à qui Voltaire a emprunté son personnage de Freeport ; le *Chevalier joueur*, dont Regnard, qui était alors son ami, lui vola le sujet ; le *Double veuvage*, le *Mariage fait et rompu*, etc. Dans les *Entretiens* ou *Amusements sérieux et comiques*, sorte de roman de mœurs publié en 1705, 1707 et 1719, Montesquieu a pris l'idée de ses *Lettres persanes*.

ENCORE UN COUP

Air de *Lavinie.*

Encore un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?

C'est ce qu'un jour, buvant avec Catin,
Je lui disais, en lui versant du vin.
Encore un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?

Et ce proverbe à la belle plut tant
Qu'elle me va sans cesse répétant :
Encore un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?

VERGIER (1).

(1) Jacques Vergier, né à Lyon en 1655, mort assassiné dans la rue du Bout-du-Monde, à Paris, pendant la nuit du 17 au 18 août 1720. On a prétendu que, bien qu'il ne fut pas dans les ordres, il avait pris le titre d'abbé pour se mieux lancer dans le monde. La vérité est que, reçu bachelier en Sorbonne, il prit bien le petit collet, mais renonça vite à la carrière ecclésiastique pour entrer, en 1688, dans l'administration de la marine. Commis principal au Havre, puis commissaire à Dunkerque, il revint à Paris pour jouir de sa retraite. On se demanda pendant quelque temps pourquoi il avait été assassiné. On parla de funeste méprise, de jalousie ; on prétendit même que c'était le Régent qui l'aurait fait assommer pour se venger d'une parodie de la dernière scène de *Mithridate*, communément attribuée à Vergier. Il avait été simplement victime d'un des bandits de la troupe de Cartouche, qui l'avait tué pour le voler.

MARGOT L'INSATIABLE

Une femme est un embarras,
N'est-il pas vrai, compère Blaise ?
Humons le piot tout à notre aise,
Nargue de l'amoureux tracas.
Au cabaret, lorsque je sis à table
Je ne bois qu'à ma soif et quand le cœur m'en dit :
Mais quand Margot me tient au lit,
Tout ci, tout ça,
Par ci, par là,
Mon pauvre Colas
Es-tu déjà las ?
Alle est insupportable.

AUTREAU (1).

(1) Jacques Autreau, né à Paris en 1656, mort en 1745. Après avoir été un peintre de portraits assez réputé, — il portraitura, entre autres, Fontenelle, La Motte, Saurin, le cardinal Fleury, — il se mit, à soixante ans passés, à écrire avec succès pour le théâtre. Il débuta par sa comédie du *Port à l'Anglais*, qui fut accueillie avec faveur. Il a écrit, notamment, le poème de l'opéra de *Platée*, dont Rameau fit la musique. En sa double qualité de peintre et de poète, il mourut misérablement à l'hôpital.

LA BONNE MÈRE

Un jour la Lionne, dit-on,
Trouva Saint-Paul en caleçon
Qui, portant son sac et ses quilles,
Venait sans crainte du holà,
Car du folville (1)
Il n'en était point ce jour-là.
D'abord il voulut faire gille :
« Si vous cherchez ma fille,
Je suis mère facile,
Profitez du rendez-vous,
Faisons cocu mon époux,
Puis je la laisse avec vous. »

Chansonnier Clairambault (2).

(1) C'était un breuvage qui rendait, à ce qu'il paraît, tout à fait insensible à l'amour.

(2) Dans un recueil de chansons galantes, on ne peut pas ne pas citer au moins un extrait du *Recueil de chansons, couplets, pamphlets, épigrammes et autres libelles* recueillis par le généalogiste Pierre de Clairambault (1651-1740) en 57 volumes (*Bib. Nat.*, Man. franç., nos 12.686 à 12.743). Les innombrables pièces de cette énorme collection, forcément très inégales, offrent surtout un intérêt anecdotique. Pour donner une idée de cette manière de journal avant les journaux, nous reproduisons ici un des couplets chantés en 1672 sur Mme de Lionne (I, 218). La scandaleuse épouse du célèbre collaborateur de Mazarin défraya d'ailleurs beaucoup la chronique. On trouve en effet, dans

COUPLET

Je ne sais ni latin ni grec,
Ni l'art des paroles rimées ;
Mais je sais sur un joli bec
Coller deux lèvres enflammées.

GRÉCOURT (1).

le *Recueil Maurepas* (III, 464), cet autre couplet qui circulait à la même époque et qui confirme les détails donnés dans le couplet du *Chansonnier Clairambault* :

Quand à sa fille on allait,
Il fallait
Que la mère prit son droit.
Puis elle disait : « Ma mie,
Je t'en réponds sur ma vie. »

(1) Jean-Baptiste-Joseph Willart de Grécourt, né à Tours en 1683, mort le 2 avril 1743 dans la même ville où il a été enterré au milieu de la nef de l'église Saint-Martin, qui a compté Ronsard au nombre de ses dignitaires. Fils d'une directrice des Postes, il obtint un canonicat à l'âge de treize ans et, plus tard, une « chapelle » — alors vague sinécure ecclésiastique — à Paris. De mœurs assez dissolues, il fut lié d'amitié avec le maréchal d'Estrées, le duc d'Aiguillon et le financier Law qui voulut l'enrichir ; ennemi de tout travail prolongé, il refusa par un apologue demeuré célèbre : *le Solitaire et la Fortune*. Ses œuvres ne furent recueillies et publiées qu'après sa mort.

LES NOCES

Ici sont venus en personne,
Martin, fils de la grand'Simonne,
Comme aussi la belle Alison,
Comme aussi sa tante Jacquette,
Grâces à Dieu assez honnête,
Et les parents de la maison.

Ils ont de leur volonté franche
Promis qu'ils donneraient dimanche
A Martin la jeune Alison
Pour son épouse légitime,
Car c'est ainsi que l'estime,
Pour la mener dans sa maison.

Elle a bien une aune de toile,
Un pot à ferrer de la moëlle,
Plus un bahut, plus un chalit,
Plus un chaudron, une cuvette,
Plus un poëlon, une houlette,
Plus un flacon qui tourne à vis.

Elle a dans son propre une cotte,
Un bois-taillis sur une motte,
Un petit logis tout joignant
Dont l'entrée est si difficile
Qu'une personne, quoique habile,
N'entre là qu'en s'agenouillant.

De son côté, Martin apporte
Une clef pour ouvrir la porte
Du petit logis d'Alison ;
Elle est sans dent, elle est polie
Et, ce qui la rend plus jolie,
L'anneau est bordé de coton.

Les futurs, contents des promesses,
Se sont fait beaucoup de caresses ;
Peu s'en est fallu qu'Alison,
En présence de l'assemblée,
N'ait fait entrer Martin d'emblée
Dedans sa petite maison.

GRÉCOURT.

VA TOUJOURS QUI DANSE !

Un beau jour, Tircis me trouva
Seule dans une plaine,
Et droit à ma joue il s'en va
Pour y joindre la sienne,
Me disant : « Belle, c'est par là
Que le plaisir commence. »
La re la, la re la, la la
Et va toujours qui danse !

Dans le dessein de le gronder,
Je prends un ton farouche ;
Mais loin de s'en intimider,
Il me ferme la bouche,
Ses lèvres le drôle y colla
Pour m'imposer silence.
La re la, etc.

Cette façon m'ôte la voix,
Et ma langue importune ;
Pour la mettre aux derniers abois,
Des deux il n'en fit qu'une ;
Je me disais : « Qu'est-ce cela
Et quelle extravangance ? »
La re la, etc.

Plus amoureux et plus hardi,
Sur ma gorge naissante
Il promène, en jeune étourdi,
Une main insolente ;
J'eus beau lui répéter : « Holà ! »
Et faire résistance,
La re la, etc.

En me défendant de mon mieux
J'étais déjà bien lasse,
Lorsqu'au grand plaisir de ses yeux,
Mon gros lacet se casse :
Oh ! c'est alors que le voilà
Redoublant sa licence ;
La re la, etc.

La région de mon corset
Tout entière est sa proie,
Et ce pays doux et grasset
Il parcourt avec joie ;
Mais j'aperçois que par delà
Son autre main s'avance.
La re la, etc.

« Téméraire, arrête, où vas-tu ?
D'où te vient cette audace ?
De mon inflexible vertu
N'espère point de grâce ! »
En vain ma fureur lui parla,
Mes efforts il devance.
La re la, etc.

Ah ! grand Dieu, qui nous avez vus,
Pouvais-je mieux combattre ?
Mais de ses cinq doigts je ne pus
En subjuguer que quatre.
Un seul malgré moi s'installa :
Je pâme quand j'y pense.
La re la, etc.

Par bonheur, ma mère apparut,
Sans quoi j'étais perdue ;
Car, à la fin, mon cœur s'émut,
Je me sentais rendue.
Le traître aussitôt détala
En grande diligence.
La re la, etc.

GRÉCOURT.

FILONS

Air de la *Fileuse*

Si trois Masculines Parques
Filaient le lin de nos jours,
Ils te donneraient des marques
De leurs constantes amours ;
Ils t'en file, file, file,
Ils t'en fileraient toujours.

Profitons du temps qui passe,
Filons le lin de Vénus ;
Lin, fuseau, quand l'âge glace,
Dans nos mains sont superflus ;
Hélas ! on n'en file, file,
Hélas ! on n'en file plus.

GRÉCOURT.

LA LANGUE

Ce n'est point ta charmante bouche
Ni tes lèvres de corail,
Ni tes dents dont l'émail
Si sensuellement me touche ;

C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Pour mettre le comble à ma flamme,
Je te quitte des beautés
Dont les cœurs sont enchantés :
Que faut-il pour me ravir l'âme ?
C'est ta langue... etc.

D'où vient qu'avec tant d'efficace
Je te parle sans parler,
Regarde sans regarder,
M'agite sans sortir de place ?
C'est ta langue... etc.

Qui seul' toute la nuit peut plaire,
Toute la nuit contenter,
Et pour devise porter :
Plus on fait, plus on le veut faire ?
C'est ta langue... etc.

Quel est le vrai jeu de Cythère,
Ce jeu si rempli d'appas ?
Non, ma Philis, ce n'est pas
Tout ce que pense le Vulgaire ?
C'est ta langue... etc.

GRÉCOURT.

CONSEIL A SYLVIE

Si vous épousez un grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tout le jour vous ferez grand'chère,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage,
Tout le jour vous ferez *flores ;*
N'en attendez pas davantage,
Car la nuit n'est qu'*ad honores.*

Tous les soirs, vous serez servie
D'un vieux conte ou d'un vieux rébus ;
Après cela, bonsoir Sylvie,
Allez vous coucher là-dessus.

Henreuse si de doux mensonges
En dormant vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des Songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais si vous choisissez pour maître
Un mari plus jeune et plus dru,
Le jour, vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche que veux-tu.

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours,
Et songez que dans la jeunesse
Les bonnes nuits font les beaux jours.

GRÉCOURT.

A S...

Dans un sommeil officieux,
Hier, je vous avais attrapée.
Je suis un garçon dangereux,
Au moins n'y soyez pas trompée.
Si vous n'aviez ouvert les yeux,
Vous n'en seriez pas échappée.

De ce contre-temps malheureux
Mon âme sans cesse occupée,
Cette nuit, dans les mêmes lieux,
Me présentait même lippée.
Ah ! si je n'eusse ouvert les yeux,
Vous n'en seriez pas échappée.

PIRON (1).

(1) Alexis Piron, né à Dijon en 1689, mort à Paris le 20 janvier 1773. Fils d'un apothicaire, il fit ses études de droit, fut reçu avocat, mais n'exerça pas, par suite de la ruine de sa famille et de ses débuts dans la littérature par une ode priapique qui lui valut une semonce officielle de l'autorité judiciaire et l'empêcha, pendant neuf ans, de trouver chez lui le moindre emploi. Venu à Paris, il y débuta comme copiste à deux francs par jour chez le chevalier de Belle-Isle. Après avoir longtemps travaillé pour les tréteaux des théâtres de la foire, il aborda, sur les conseils de Crébillon avec qui il s'était lié, la scène française où il eut quelques succès intermittents jusqu'à ce qu'il rencontrât le triomphe avec sa *Métromanie*. Il fut,

LA PUCE

Air : *Point de bruit.*

Au dortoir,
Sur le soir,
La sœur Luce,
En chemise et sans mouchoir,
Cherchait du blanc au noir
A surprendre une puce.
A tâton,
Du téton
A la cuisse,
L'animal ne fait qu'un saut ;
Ensuite, un peu plus haut,
Se glisse
Dans la petite ouverture.
Croyant sa retraite sûre,

avec Collé, l'un des fondateurs du premier *Caveau*, qui fut dissous en 1739. Il fut élu en 1753 par l'Académie française, sans qu'il eut fait les visites d'usage ; mais Louis XV, circonvenu par l'évêque de Mirepoix, n'approuva pas l'élection et, en dédommagement, lui accorda une pension de mille livres sur sa cassette personnelle. Mme de Pompadour, qui le protégeait, lui en fit attribuer une autre plus importante par le *Mercure de France ;* enfin, deux admirateurs inconnus le pensionnèrent également de six cents livres chacun. Désormais à l'abri de la misère dont il avait trop longtemps souffert, Piron consacra sa vieillesse à rimer des odes sacrées imitées des psaumes de la pénitence. Ses bons mots légendaires ont longtemps alimenté les recueils d'ana.

De pincer
Sans danger
Il se flatte.
Luce, pour se soulager,
Y porte un doigt léger
Et gratte.
En ce lieu,
Par ce jeu,
Tout s'humecte ;
A force de chatouiller,
Venant à se mouiller,
Elle noya l'insecte.
Mais enfin
Ce lutin
Qui rend l'âme
Veut faire un dernier effort ;
Luce, grattant plus fort,
Se pâme.

PIRON.

LES VERROUS

Air : *Jupin de grand matin.*

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein.
Tout ce train

Me lasse à la fin :
De dessus mon sein
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?
Vous essayez
De passer le genou :
Etes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir
Et vous tenir !
Il arrivera, monsieur,
Un malheur.
Ah ! c'est trop s'oublier !
Je vais crier...
Tout me manque à la fois
Et force et voix...
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur vous
Les verroux ?

PIRON.

GAILLARDISE

Air : *Philis demande son portrait.*

— Je cherche un petit bois touffu
Que vous portez, Aminthe,
Qui couvre, s'il n'est pas tondu,
Un joli labyrinthe ;
Tous les mois on voit quelques fleurs
Colorer le rivage ;
Laissez-moi verser quelques pleurs
Dans ce joli bocage.

— Allez, monsieur, porter vos pleurs
Sur un autre rivage ;
Vous pourriez bien gâter les fleurs
De mon joli bocage ;
Car, si vous pleuriez tout de bon,
Des pleurs comme les vôtres
Pourraient, dans une autre saison,
M'en faire verser d'autres.

— Quoi ! vous craignez l'événement
De l'amoureux mystère ?
Vous ne savez donc pas comment
On agit à Cythère ?

L'amant, modérant sa raison,
Dans cette aimable guerre,
Sait bien arroser le gazon
Sans imbiber la terre.

— Je voudrais bien, mon cher amant,
Hasarder pour vous plaire ;
Mais, dans ce fortuné moment,
On ne se connaît guère.
L'amour maîtrisant vos désirs,
Vous ne seriez plus maître
De retrancher de nos plaisirs
Ce qui vous donna l'être.

VOLTAIRE (1).

(1) Marie-François Arouet de Voltaire, né à Châtenay, près de Sceaux — d'aucuns disent à Paris même — le 20 février 1694, mort à Paris le 30 mai 1778. — Et je pense pouvoir me dispenser de raconter la vie de Voltaire.

ZON! ZON! ZON!

Air : *Et non, non, non, ce n'est pas là Ninette.*

Quand on a su toucher
Le cœur de sa bergère,
On peut bien s'assurer
Du plaisir de lui faire...
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

De soupirer dix ans
C'est une vieille affaire ;
Aux premiers compliments
On vient à présent faire...
Et zon, etc.

L'amour est un malin
Qui toujours nous suggère,
Près d'un objet divin,
De lui dire et lui faire...
Et zon, etc.

Le plus joli serment,
Dans l'amoureux mystère,
Ne vous en dit pas tant
Qu'une seule fois faire...
Et zon, etc.

En vain par vos appas,
Belles, vous savez plaire,
Si vous ne voulez pas
Vous en servir pour faire...
Et zon, etc.

Vous avez l'œil fripon,
Ma charmante voisine :
Si vous ne faites... zon
Vous en avez la mine...
Et zon, etc.

On vous prend pour Vénus
En vous voyant si belle :
Il ne vous manque plus
Que de faire comme elle...
Et zon, etc.

La vertu, dans Paris,
N'est que pure chimère
Que prêchent les maris
Pour être seuls à faire...
Et zon, etc.

Ma mère était Vénus,
Bacchus était mon père :
Ne vous étonnez plus
Si j'aime à boire et faire...
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

L'Attaignant (1).

(1) Gabriel-Charles de l'Attaignant, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1779. Elève des Pères de la doctrine chrétienne, il entra dans les ordres et obtint un canonicat à Reims. Mais, comme il n'avait aucune vocation, il demeura à Paris où il était très répandu dans les mauvais lieux. Il disait de lui-même : « J'allume mon génie au soleil et je l'éteins dans la boue. » A quatre-vingts ans, usé par la vie qu'il avait menée, il se retira chez les Pères qui l'avaient élevé et y mourut en odeur de sainteté. Il a, entre autres, écrit, en collaboration avec Fleury, le poème du *Rossignol*, un opéra-comique célèbre de l'ancien répertoire. Il est enfin l'auteur de la fameuse chanson populaire : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

LA MEUNIÈRE DU MOULIN-A-VENT

Air : *En revenant de Montmartre.*

En amour je suis très savant
De plus d'un' manière,
Depuis qu'un jour qu'il f'sait du vent
Par derrière comm' par devant
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je me promenais très souvent
Près de la rivière ;
L' moulin à eau dorénavant
Ne me plaira plus comme avant :
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je lui dis : « Je suis bon vivant,
Aimez-moi, ma chère ;
Vous verrez qu'avec moi le vent
Soufflera toujours du levant
Pour la bell' meunière
Du moulin à vent. »

Mais c'est une tête à l'évent :
Ell' tourna l' derrière
Et, refermant son contrevent,

Ell' me laissa triste et rêvant
A la bell' meunière
Du moulin à vent.

J' voulais, plein d'un zèle fervent,
Faisant ma prière,
M'aller jeter dans un couvent,
N' pouvant pas êtr' frère servant
D' la belle meunière
Du moulin à vent.

J'allai la voir le jour suivant.
Elle fut moins fière,
Se tourna mieux qu'auparavant ;
Et, le lendemain, par devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

D'un autre moyen me servant,
J'allai chez l' notaire ;
Et, sur le contrat écrivant,
J' dis : « Mettez : Passé par devant...
J'épous' la meunière
Du moulin à vent. »

Attribuée à GALLET (1).

(1) Né à Paris vers 1700, mort dans la même ville en 1757. Epicier droguiste, établi à la pointe Saint-Eustache ou dans la rue des Lombards, le cabaret le détourna si bien de ses affaires qu'il fit banqueroute en 1751 et dut se réfugier au Temple, qui était alors lieu d'asile pour les

LE BRACONNAGE

Air : *Je suis un pauvre maréchal.*

L'Amour est un vrai braconnier,
On perd le temps à l'épier,
Il met en défaut les Minerves ;
Il chasse de jour et de nuit :
Ses fusils ne font point de bruit :
Il va sur toutes les réserves,
Chut, chut, chut,
Droit au but,
Le Dieu tire ;
Mais ce n'est jamais pour détruire.

Fillettes, craignez le chasseur,
Sa finesse est dans sa douceur,
Il n'est soumis que pour surprendre ;
Il peint tous les objets en beau,
Et le bonheur est son appeau ;
Un cœur naïf s'y laisse prendre.

faillis. Lié avec Piron, Panard, Collé, Favart, etc., il fonda avec eux le premier *Caveau*. Devenu hydropique, il supporta stoïquement toutes les ponctions qu'on lui fit pendant plusieurs années et, quelques jours avant sa mort, il rimait encore des chansons fort gaies. Il passe communément pour être l'auteur de la célèbre complainte : *La boulangère a des écus.*

Doux, doux, doux,
Tous ses coups
Vous caressent ;
Mais en caressant ils vous blessent.

Quand il détourne une Beauté,
Il cherche avec avidité
D'un pied léger la trace empreinte ;
Pour gaulis il a des berceaux,
Pour cor de chasse les oiseaux
Et le mystère fait l'enceinte :
Bas, bas, bas,
Pas à pas,
En silence,
Il cache ses traits et s'avance.

De fatigue il paraît rendu :
La Belle croit qu'il s'est perdu,
Lui tend la main et le console.
L'enfant, pressé contre son sein,
En profite pour son dessein,
Y laisse une flèche et s'envole.
Quel malheur !
Ah ! le cœur !
Je succombe :
Et l'Amant vient quand elle tombe.

Braconniers que ce dieu conduit,
Il faut chasser à petit bruit :

Que l'on se moque des défenses,
Toujours l'audace est un vrai don ;
On ne mérite le pardon
Qu'en multipliant les offenses.
Mais, mais, mais,
Paix, paix, paix,
Voilà comme
Un braconnier est honnête homme.

VOISENON (1).

(1) Claude-Henri de Fusée, abbé de Voisenon, né au château de Voisenon, près Melun, en 1708, mort au même lieu en 1775. Il se lia de très bonne heure avec Voltaire, qui lui voua une amitié inaltérable et qui, en raison de sa faible complexion, l'appelait « son cher ami Greluchon ». Entré assez tard dans les ordres, en qualité de chanoine à l'église de Boulogne-sur-Mer, il refusa l'évêché de cette ville, reçut en échange l'abbaye royale de Jard, qui n'obligeait pas à la résidence, et put demeurer ainsi à Paris où son esprit le fit rechercher dans les salons. Le pétillement de sa conversation lui valut d'être qualifié de « petite poignée de puces » par le marquis de Polignac. Le duc de Choiseul se l'attacha et lui fit confier quelques missions diplomatiques qu'il mena à bien. L'Académie française fit quelques façons pour l'accueillir, sur la recommandation de Voltaire, en remplacement de Crébillon. A l'instigation du comédien Legrand, d'abord, puis ensuite de Mlle Quinault du Frêne, il aborda le théâtre et y réussit brillamment avec la *Coquette fixée* (1746). Pensionné grâce à la protection de Mme de Pompadour, il distribua toujours le plus clair de ses revenus aux gens de lettres dans le besoin. Cependant, quand il fut en danger de mort, il n'obtint l'absolution de ses péchés que grâce à un recours au pape : pour obtenir satisfaction, il dut verser mille écus au Saint-Siège, six mille francs aux pauvres et promettre de lire son bréviaire tous les matins.

LA PETITE OBSTINÉE

Je ne serais pas la plus forte,
Dit Jeanne, la fille à Thomas ;
Quand Nicolas frappe à ma porte
Je n'ouvre point à Nicolas.
Je fais toujours à sa tendre semonce
La même réponse :
« Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas. »

Jeudi, la petite éveillée,
Ayant manqué de s'enfermer,
Laissa la porte entrebâillée
Et Nicolas vint pour l'aimer.
Elle, oubliant que sa porte est ouverte,
Elle lui dit : « Certe,
Nicolas, vous n'entrerez pas,
Vous perdez vos pas. »

« Je suis dans ta chambre et j'admire,
Lui dit-il, ton air assuré.
Je n'entrerai pas... C'est pour rire !
Comment ! Ne suis-je pas entré ?
— Je sais, dit-elle avec un fin sourire,
Ce que je veux dire.
Nicolas, vous n'entrerez pas,
Vous perdez vos pas. »

S'obstinant dans la négative,
Jeanne proposait le pari,
Quand une douleur assez vive
Lui fit jeter un petit cri.
Malgré cela, son esprit de chicane
Faisait dire à Jeanne :
« Nicolas, vous n'entrerez pas,
Vous perdez vos pas. »

Lorsque l'on entend crier Jeanne
Et qu'on voit son entêtement,
Il ne faut pas qu'on la condamne :
Cela n'est pas sans fondement.
Non, ce n'est pas par pure singerie
Que cette enfant prie :
« Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas. »

Collé (1).

(1) Charles Collé, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 3 novembre 1783. Il fonda avec Piron et Gallet le premier *Caveau*, qui fut dissous en 1739. Il passa alors littéralement au service du duc d'Orléans, le grand-père de Louis-Philippe, qui s'était entouré de vaudevillistes pour alimenter son théâtre particulier. Collé le fournit, pendant plus de vingt ans, de parades et autres pièces grivoises qui forment son *Théâtre de Société*. Il aborda ensuite les théâtres classés et fit jouer avec succès nombre de pièces, parmi lesquelles ont survécu la *Vérité dans le vin* (1747) et, surtout, la *Partie de chasse de Henri IV* (1764) qui est demeurée au répertoire.

LA FAÇON DE LE FAIRE (1)

Air : *Que votre vengeance ne tombe...* de *Mon rossignol*

Amants, qui marchez sur les traces
Des jeunes seigneurs de la cour,
Ayez de l'esprit et des grâces ;
Il en faut pour faire l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût ;
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Pour faire un bouquet à Lucrèce
Suffit-il de cueillir des fleurs ?
Il faut encor avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout consiste, etc.

L'amant risque tout, et tout passe,
Alors, il sait prendre un bon tour ;
S'il est insolent avec grâce,
L'on fera grâce à son amour.
Tout consiste, etc.

(1) Vaudeville final de la comédie de *Nicaise*, représentée le 4 avril 1754 sur le théâtre que le duc d'Orléans avait au faubourg Saint-Martin.

De deux jours l'un, à ma bergère
Je fais deux bons petits couplets ;
Et ma bergère les préfère
A douze qui seraient mal faits.
Tout consiste, etc.

Vous vous envoyez faire faire
Mille compliments chaque jour ;
Mais il n'en est qu'un qui peut plaire,
C'est celui que dicte l'amour.
Tout consiste, etc.

COLLÉ.

LES PAYS-BAS (1)

Air : *Dondon, dondon.*

Des marchands que le diable berce
Vont au Mexique, vont en Perse
Porter leurs pas.
Amants, sans faire de traverse,
Tenez-vous-en au doux commerce
Des Pays-Bas.

(1) Annonce en vaudeville de la parade des *Belles Manières*, jouée sur le théâtre du duc d'Orléans à Bagnolet, à la fête donnée, le 25 septembre 1763, en l'honneur de Mlle Le Marquis dite Marquise, qui revenait de Hollande.

Ce n'est point ses épiceries,
Son tabac ni ses broderies
Dont on fait cas ;
Mais chemise fine et de Frise
Donne goût pour la marchandise
Des Pays-Bas.

Je connais un séminariste
Qui ne prend que là sa batiste
Pour ses rabats :
Il se croit plus adroit qu'un singe
De ne jamais laver de linge
Qu'aux Pays-Bas.

Qu'en Espagne et qu'en Italie
L'amour jaloux y multiplie
Les cadenas,
La république de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-Bas.

L'on a toujours là quelque intrigue :
Fille avec plaisir y prodigue
Tous ses appas ;
Et jamais, après ces délices,
Galant ne s'est plaint des malices
Des Pays-Bas.

L'esprit seul, sans changer de place,
Voyage, passe et puis repasse
En cent climats ;
Tel est l'amant dans son vieux âge :
Sa tendre idée encor voyage
Aux Pays-Bas.

Ceux que le beau sexe, avec joie,
Voit brûler en France, on les noie
Dans les Etats,
L'amour publie à son de trompe
Qu'il ne faut pas que l'on se trompe
Aux Pays-Bas.

COLLÉ.

COUPLETS A JULIE

Air : *Lison dormait dans un bocage.*

Quand la nature eut fait Julie,
Ce beau chef-d'œuvre elle montra ;
Mais, en voyant sa modestie,
Elle est à moi, disait Vesta.
En sournois l'Amour vous la guette
Et dit tout bas : Nous verrons ça.
Ce regard fin, ce soupir-là
Qui soulève sa collerette,
Prouvent déjà qu'Amour l'aura.
Et Julie à l'Amour resta.

Est-il beauté plus accomplie
Qu'Hébé, Vénus ? Oui, la voilà !
Voyez sur sa gorge polie
Ce bouton-ci, ce bouton-là,
Cette taille fine et légère,
Et plus bas, plus bas... Halte-là !
On n' voit pas ça, l'on n' touche pas là ;
C'est la cachette du mystère :
L'Amour jaloux défend ce lieu,
Un mortel y serait un dieu !

Livrez-vous à l'astronomie,
Buffon, Lacaille, d'Alembert ;
Dans les beaux yeux de ma Julie
Je vois toujours le ciel ouvert.
Sans aller sur mer et sur terre
Du soleil chercher le degré,
Dans mon réduit, tout à mon gré,
Je mesure un double hémisphère ;
Et je n'observe tout au plus
Que le passage de Vénus.

FAVART (1).

(1) Charles-Simon Favart, né à Paris le 13 novembre 1710, mort le 12 mai 1792. Fils du pâtissier qui a inventé les échaudés, pâtissier lui-même, il débuta de bonne heure par une poésie qui lui valut une violette aux Jeux floraux. Sa famille ayant été ruinée par la banqueroute de Law, il se mit à travailler résolument pour le théâtre où il ne tarda pas à remporter un grand succès avec la *Chercheuse d'esprit*. Le 12 décembre 1745, il épousa Mlle Marie-Justine-Benoîte du Ronceray (1727-1772), la gracieuse actrice de l'Opéra-Comique qui devait illustrer son nom. Directeur du théâtre que le maréchal de Saxe entretenait à son camp, pendant la campagne des Flandres, Favart appela auprès de lui sa femme qui inspira au maréchal une violente passion. Mme Favart, ne sachant comment lui résister, s'enfuit à Bruxelles. Furieux, Maurice de Saxe obtint, en manière de vengeance, une lettre de cachet contre le malheureux mari, qui se réfugia, près de Strasbourg, dans la cave d'un curé de campagne où il dut peindre des éventails pour ne pas mourir de faim. La mort du maréchal de Saxe lui ayant enfin rendu la tranquillité, il se remit à faire des opéras-comiques (*Annette et Lubin*, la *Rosière de Salency*) et des comédies dont les *Trois Sultanes* sont demeurées au répertoire.

LES DANGERS DU BOIS

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Tous nos tendrons sont aux abois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois ;
Nos bûcherons sont gens adroits,
Quand on va seulette
Cueillir la noisette ;
Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Un jour ce petit dieu sournois
Dormait à l'ombrage
Sous un vert feuillage ;
Dorine approche en tapinois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Elle dérobe son carquois,
En tire une flèche
Propre à faire brèche,
Dont elle se blessa, je crois :
V'là, etc.

Depuis ce temps, je l'aperçois
Qui pleure, qui rêve,
Morguenne ! elle endève ;

L'imprudente s'en mord les doigts :
V'là, etc.

Sa sœur Colette, une autre fois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois,
Craignant qu'un loup dans ces endroits
Ne vînt la surprendre,
Pour mieux se défendre
Prit pour guide un jeune grivois :
V'là, etc.

Mais l'Amour, sûr de ses exploits,
Est de la partie,
Sans qu'on s'en défie ;
On croit être deux, on est trois :
V'là, etc.

Lise craignait de faire un choix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Sa vache s'égare une fois ;
La pauvre fillette,
Suivant la clochette,
Dans un taillis trouve un matois ;
V'là, etc.

Dont il lui faut subir les lois ;
La jeune bergère
Appelle sa mère,
Qui ne peut entendre sa voix :
V'là, etc.

FAVART.

LE REFUS

Air de la *Sabotière*.

Non, Lucas,
Je ne t'accorderai pas
Ce que ton ardeur
Veut de mon cœur.
Ton air de douceur
Est un air trompeur.
Quoi ! tu veux
Que, trop sensible à tes vœux,
Je perde en un jour
Deux ans d'amour !
Non, cher amant,
L'amour dépend
De ce plaisir
Qui pique ton désir ;
Mais si soudain
Tu bornais ton dessein
A ne me prendre que la main ;
Si ton dessein
Se bornait au baiser,
Je n'oserais le refuser.
Allons, cessez.
Quoi ! vous recommencez !
Tenez, monsieur Lucas,

Ne me chiffonnez pas.
Allons, cessez.
Quoi ! vous recommencez !
Je vais crier : oh ! dame, finissez.
Mais plus je veux me plaindre
Et plus il me donne lieu de craindre.
Quoi ! sur mon sein
Porter la main !
Comment ! plus bas !
Je tremble, hélas !
Ah ! c'est trop me contraindre.
Arrêtez-vous donc,
Voleur, fripon.
Je le dirai,
Me fâcherai :
Je vous mordrai,
Vous frapperai ;
Ciel ! il se met à mes genoux !
Je meurs... au secours !... je me trouble...
Cruel ! il redouble...
Quel feu s'empare de mes sens !...
Lucas... cher amant... je me pâme...
Il faut plus d'une âme
Pour sentir tout ce que je sens.

VADÉ (1).

(1) Jean-Joseph Vadé, né à Ham (Picardie) en janvier 1720, mort à Paris, en juillet 1757, des suites d'un abcès à la vessie. Après avoir quelque temps couru la province comme employé dans les Finances, il obtint à Paris une petite sinécure dans la même administration, grâce à la

LE TROC

Air du menuet de Cupis.

« Lucas, contente mes désirs ;
Allons,
C'est assez dormir :
Faut-il toujours te prévenir
Sur un plaisir
Que l'hymen fait sentir ?
Non, je ne puis m'en abstenir,
Rien ne peut me contenir ;
D'un autre je vais l'obtenir, pour te punir. »
Dans le moment Isabelle
Se lève et prend la chandelle ;
De son époux
Méprisant les dégoûts,
Se lève tout en courroux
Et s'en fut trouver Martin

protection du duc d'Agenais, dont il avait été le secrétaire. Ses opéras-comiques et ses parodies ayant eu du succès, il fut recherché dans les salons où l'on s'amusait de ses saillies grivoises. Le poème « épi-tragi-poissardi-héroï-comique » de la *Pipe cassée* mit le comble à sa réputation, que consacra officiellement son ami le critique Fréron. Vadé fut le premier à utiliser en poésie le langage grossier mais pittoresque des Halles. Cela lui valut le surnom de *Callot de la poésie*.

Qui, dès le grand matin,
Etait au rendez-vous.
Lucas, bien loin d'être chagrin,
Est charmé de son dessein
Et bénit cent fois le destin
D'être débarrassé de ce lutin.
Catin
L'attendait dans le jardin
Où, pour certain,
Son mari mettait Isabelle en train :
Mieux que dans les draps,
Chacun entre les bras
De l'objet de ses vœux
Goûtait le fruit de ses beaux feux ;
Mais à leur malheur
Succéda la frayeur ;
Car l'aurore parut,
Et chacun se reconnut.
Isabelle, à petit bruit,
Trotte et s'enfuit :
Catin, d'un air nonchalant,
En fait autant.
Les maris, en même temps,
S'en furent cocus et contents.

VADÉ.

L'AMANTE ABANDONNÉE

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux ;
Mais de la colonnelle (1)
C'est le plus scélérat :
Pour une péronnelle
Le gueux m'a planté' là.

Se découvrant sans feinte,
A la Courtille un jour
Il grelottait de crainte,
Quoi qu'il brûlât d'amour.
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse
Et ne lui cachai rien.

Il me jurait sans cesse
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas ! sur sa promesse
J'approuvai ses amours.
De toute sa tendresse

(1) C'est ainsi qu'on désignait la première compagnie du régiment.

Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse
Il s' rendit le vainqueur.

Quoi ! fallait-il se rendre
Pour cet amant ingrat ?
J'avais le cœur trop tendre
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière ;
Puisqu'il me laisse là,
Je serai plus altière
Et n'aimerai comm' ça.

Il avait, la semaine,
Deux fois du linge blanc
Et, comme un capitaine,
La toquante (1) d'argent,
Le fin bas écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs tout inondée,
Je remplis mon baquet,
Je suis abandonnée ;
Mais ce n'est pas le pis,
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

(1) La montre.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant (1), ma branlante (2),
Tout est au berniquet (3).
Il retournait mes poches
Sans me laisser un sou ;
Ce n'est pas par reproches,
Mais il me mangeait tout.

La nuit, quand je sommeille,
J'embrasse mon coquin ;
Mais le plaisir m'éveille
Tenant le traversin.
La chance est bien tournée :
A présent, c'est Catin
Qui suce la dragée
Et moi le chicotin.

De ton épée tranchante
Perce mon tendre cœur ;
Fais périr ton amante
Ou rends-lui son bonheur.

(1) Le *coulant* était la boucle qui retenait les cheveux des femmes par derrière, quelque chose comme notre « peigne de nuque ».

(2) La chaîne de montre.

(3) Le *berniquet* était une espèce de bahut où l'on renfermait le son. Par extension, *être au berniquet* c'était « être réduit à la mendicité ».

Le passé n'est qu'un songe,
Une foutaise, un rien ;
J'y passerai l'éponge :
Viens rentrer dans ton bien.

Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,
Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin.
J'étais pour lui trop bonne
De souffrir ses amours ;
Et puisqu'il m'abandonne
Je le fuirai toujours.

J'étais parfois trop bête
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête à tête
Manger mon saint-frusquin.
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront
Que je suis brave fille
Qui ne veut point d'affront.

Attribuée à VADÉ (1).

(1) Il n'est pas bien certain que cette célèbre complainte soit de Vadé. Elle n'est peut-être due qu'à un de ses nombreux imitateurs. Le succès de ses chansons poissardes était tel, en effet, que les éditeurs demandaient de tous côtés « du Vadé », comme ils ont demandé « du Saint-Evremond », ainsi que les marchands de tableaux demandent, suivant la mode, « du Corot » ou « du Botticelli ». Quoiqu'il

RÉPONSE

Air : *Dans les gardes françaises.*

Comment ! De ma constance,
Malgré tous mes discours,
T'avais de la doutance,
Ma Babet, mes amours ?
Ignorais-tu, cruelle,
Qu'un regard de tes yeux
Etait une étincelle
Qui rallumait mes feux ?

A Madelon la frique (1)
Si j'ai promis ma foi,
Ce n'était que par pique
Que j'avais contre toi ;
Songe bien qu'à la porte
Tu m'as mis rudement,
Me disant que je sorte
De ton appartement.

en soit, cette fameuse chanson fut publiée pour la première fois, sans nom d'auteur, en 1760, dans le *Chansonnier français* ou « recueil de chansons, ariettes, vaudevilles et autres couplets choisis ». Elle provoqua de nombreuses imitations et une « Réponse » de Dorneval.

(1) Légère, vive, alerte, d'où « friquet ».

Pour un amant sensible
C'était un vilain tour ;
Moi qui suis susceptible
D'un véritable amour,
Je me dis à moi-même :
« Babet ne t'aime plus ;
Faisons-en donc de même
Puisque je suis exclus. »

Ta fille de journée,
Voyant mon désespoir,
Me dit, tout attristée :
« Ce trait est par trop noir !
Ma maîtresse est donc folle !
De son emportement
Viens que je te console :
Tu seras mon amant. »

Respirant la vengeance,
J'acceptai ce parti ;
Faute d'expérience
Je me croyais guéri ;
Mais, hélas ! ce qu'on aime,
Toujours on doit l'aimer :
Fût-ce le diable même,
Jamais ne faut changer.

Tu me fais un reproche
Qui me fâche bien fort.
Si j'ai vidé ta poche,
Rompu ton coffre-fort,

Ton coulant (1), ta branlante (1),
Je te les ai rendus ;
Et ta petite rente,
Elle est à fonds perdus.

Connaissant ma tendresse,
T'oses me proposer
De périr ma maîtresse
Ou bien de t'adorer :
Peux-tu douter, cruelle,
Du cœur de ton amant ?
Que le tien soit fidèle,
Le mien sera constant.

Mais on vient de m'apprendre
Qu'un certain raccoleur,
Contrefaisant le tendre,
M'avait ravi ton cœur,
Qu'il te conte fleurette,
Qu'on le voit sur le port
Baiser ta gorgerette ;
Ma Babet, c'est bien fort !

S'il t'a donné sa pipe
Et prêté son briquet,
Je crains bien qu'il ne grippe
Ton linge et ton baquet.

(1) Voir p. 100.

Alors, dans ta tendresse,
T'aurais beau fair' des yeux,
Je te dirais : « Traîtresse !
Porte à d'autres tes feux. »

Souviens-toi bien, ma reine,
Qu'un simple amusement
Fait souvent plus de peine
Qu'un tendre engagement :
De ses amants le nombre
Quand fille veut grossir,
C'est s'attacher à l'ombre
Pour laisser le plaisir.

Oubliant mes fredaines,
Tu m'offres le pardon ;
J'en fais autant des tiennes,
Baise-moi, Babichon.
Je reprends l'héritage
Que m'a donné ton cœur ;
Mais le moindre partage
Troublerait mon bonheur.

DORNEVAL (1).

(1) On n'a que de bien vagues renseignements biographiques sur cet auteur dramatique fécond. On ne sait même pas exactement quel est son nom, qui est orthographié indifféremment Dorneval ou d'Orneval. Il est né à Paris vers la fin du dix-septième siècle. Il a travaillé assidûment pour les théâtres de la foire et fut, avec Fuzelier et Lesage, le véritable créateur de l'opéra-comique auquel il contribua à donner sa forme définitive. Il est mort à Paris, pauvre comme il avait vécu, en 1766.

LA PETITE FRILEUSE

A quoi sert d'avoir du mérite,
De la tournure et des appas ?
Au villag' quand on est petite,
Les garçons ne vous r'gardent pas.
En grandissant, aux dons de la nature,
Il faut joindre un peu de parure ;
Or, à quinze ans,
Pour me donner plus d'agréments,
J'avais un p'tit manchon
Mignon,
J'avais un p'tit manchon.

En hiver, la bis' n'est pas chaude ;
Un jour, dans un sentier étroit,
Je rencontrai le fils de Claude,
Il était quasi raid' de froid.
— Fanchon, qui m'dit, je n'ai pas ma capote,
Réchauffez-moi, car je grelotte.
— Non, non, Thomas,
Je suis frileus', ne m' touchez pas ;
Je n' prêt' pas mon manchon
Mignon,
Je n' prêt' pas mon manchon.

Thomas est un monsieur sans gêne,
Malgré mon r'fus, il va son train ;

Dans mon ourson couleur d'ébène
Sans façon il glisse la main.
« Ah ! qu'est-c' que j' sens ? Il faut qu' la giboulée,
Nigaud, vous ait donné l'onglée ;
Que fait's-vous donc ?
Ah ! mon Dieu ! c'est comme un glaçon,
Otez ça d'mon manchon
Mignon,
Otez ça d'mon manchon ! »

Quand il voit pourquoi je le bourre,
La colèr' s'empar' de Thomas ;
Il r'tir' sa main, mais il y fourre
Je n' sais quoi de gros comm' le bras.
De mon ourson ça gâte la fourrure,
Ç'a même élargi l'ouverture.
Ah ! quell' douleur !
Quel malheur pour un' fill' d'honneur !...
J'ai perdu mon manchon
Mignon,
J'ai perdu mon manchon !

Oui, je n'pourrai plus faire usage
D'un meuble si neuf et si beau.
Ah ! quelle perte ! ah ! quel dommage !
C'était le plus p'tit du hameau.
Le v'là maint'nant aussi large et difforme
Que celui d' la vieille Delorme (1).

(1) Il ne s'agit évidemment pas ici de Marion Delorme, qui était morte depuis un siècle.

Un prix m'est dû,
J'vais l' faire voir à mon prétendu.
Vous paîrez mon manchon
Mignon,
Vous paîrez mon manchon.

« Ne parl' pas d' ça, me dit ma mère ;
Dans mon armoir' j'ai déposé
La p'tit' fiol' qu'un ami d'ton père
Me donna quand je l'épousai.
Pour les manchons, c'est comme un antidote. »
Ell' prend le mien, puis ell' le frotte...
Ça fit si bien,
Si bien, si bien, qu'en moins de rien,
Ell' m'a r'fait un manchon
Mignon,
Ell' m'a r'fait un manchon.

LAUJON (1).

(1) Pierre Laujon, né à Paris le 13 janvier 1727, mort dans la même ville le 13 juillet 1811. Destiné par son père au barreau, il préféra le théâtre et fit jouer sa première pièce à l'âge de seize ans. Le succès de sa pastorale de *Daphnis et Chloé* (1747) lui valut la faveur de Mme de Pompadour et du comte de Clermont, qui le nomma d'abord secrétaire de son cabinet puis secrétaire de ses commandements, ce qui équivalait à une manière d'intendance. A la mort du comte de Clermont, il passa en la même qualité chez le duc de Bourbon et dirigea les fêtes du château de Chantilly, comme il avait dirigé celles du château de Berny. Enfin, en 1775, il fut nommé « secrétaire général des dragons » en remplacement de Gentil Bernard. C'était une prébende de vingt mille livres qui lui permit de se montrer généreux et charitable envers ses collègues.

LE ROULIER (1

Tout en menant ma charrette,
A moi l' péri pour vous m'ner ça,
Aye, hue, oh !
J' vis l'un' demoisell' qui s' crotte
Sauf vot' respect jusqu'au cul.
Eh diah, eh diah, eh diah,
Eh tir' cadet, tire,
Faut qu'un roulier roule, roule,
Et toujours joyeusement.

Il fut nécessairement ruiné par la Révolution, mais ne perdit rien de sa bonne humeur et continua à fréquenter assidûment le *Caveau* moderne comme il avait fréquenté l'ancien. En 1807, l'Académie française l'accueillit pour remplacer le ministre Portalis. Cette élection permit de juger à quel point il était timide : présenté à l'Empereur, il fut tellement troublé qu'il ne put pas citer le titre d'une seule de ses pièces et n'arriva même pas à articuler son nom.

(1) « Lorsque les troupes de Berny et de Bagnolet décidèrent, en 1754, de se réunir pour jouer ensemble une parade chez le comte de Clermont et choisirent *Léandre ambassadeur en Perse* (qui devait être précédé par *Isabelle commissaire et bouffon italien*), un accident se produisit. Le roulier qui transportait les décors de Bagnolet à Berny versa dans une ornière. On demanda à Laujon de faire une annonce — amusante — sur l'accident et il composa cette « ronde grivoise » qui ouvrit le spectacle. Cette ronde eut beaucoup de succès. Auteurs et spectateurs se félicitèrent d'un heureux accident qui avait fourni à Laujon, expert en la matière, de si agréables sous-entendus. » (Henri d'Alméras *et* Paul d'Estrée, *Les théâtres libertins au dix-huitième siècle*, 179. — H. Daragon, édit.)

J'pus pas voir crotter les charmes
De c'te bell' petit' dondon.
Aye, hue, oh !
J' la montis dans c'te voiture,
Ça m'gagnit son amiquié.
Eh diah, etc.

J' vous lui d'mand' comme ell' se nomme
(Comm' fait z'un queuquun d' galant).
Aye, hue, oh !
A' m' répond : « T'nez je crois qu'y gêle(1). »
J' lui dis : « J' ne crois pas ça, moi. »
Eh diah, etc.

La bell' sent queut chos' qui craque
A' m' dit : « Vous allez m' verser. »
Aye, hue, oh !
En disant ça, v'là l'orgnière
Où c' que j' gliss' jusqu'au moyeu.
Eh diah, etc.

La bell' fit un cri... d'merluche
Qui fit peur à mon cadet ;
Aye, hue, oh !
J' vous r'mis ma dondon par terre,
Pour soulager l' bricolin.
Eh diah, etc.

LAUJON.

(1) Allusion à quelque rôle des parades de Laujon : Isabelle, Zirzabelle, etc.

ADIEU L'OISEAU !

De la jeune Isabelle
Déplorons le malheur.
Un moineau, chéri d'elle,
Faisait tout son bonheur.
Mais, hélas ! quel dommage !
En flattant le moineau,
La belle ouvrit la cage :
Adieu l'oiseau !

Belles qu'amour engage,
Voulez-vous qu'un amant
Soit sous votre esclavage
Jusqu'au dernier moment ?
Faites un bon usage
Du malheur d'Isabeau :
Si vous ouvrez la cage,
Adieu l'oiseau !

Recueil Gosse et Neaulme (1).

(1) Le succès de Vadé vint surtout de ce que ses chansons poissardes étaient à proprement parler le contre-poids de tout ce qu'on trouvait à l'ordinaire dans la plupart des recueils de poésies et surtout des recueils de chansons de l'époque où foisonnaient les « bergeries », les « brunettes », les « musettes » et autres fadaises qui ne laissaient pas d'être assez monotones. Cependant il n'en était pas ainsi

L'AIGUILLON

Tous les bergers de ce séjour
Toujours constants, toujours sincères,
Vont tous les jours à leurs bergères
Jurer une éternelle amour.
Bien que du mien l'ardeur soit sans pareille,
Il passe comme un tourbillon
Et, par un sort semblable à celui de l'abeille,
Il meurt après avoir lancé son aiguillon.

Recueil Gosse et Neaulme.

L'AVENTURIER NOCTURNE

Je ne veux plus aller au jour,
Soleil, ta clarté m'importune.
Eclairé du flambeau d'amour,
Je ne veux aller qu'à la brune. (*bis*)

de tous les recueils de chansons ; quelques-uns publiaient des pièces d'un élégant et discret libertinage qui annonçaient un véritable renouveau. Au nombre de ceux-ci, il faut mentionner tout spécialement le *Nouveau recueil de chansons choisies*, publié en 1732, avec la musique notée de chaque chanson, chez Gosse et Neaulme, à Amsterdam. Nous publions ici les plus caractéristiques de ces pièces peu connues.

Enfin je ressemble au filou
Qui cherche à tâtons la fortune ;
Et quand je fais quelque bon coup,
Je le fais toujours à la brune.

Recueil Gosse et Neaulme.

ÉLOGE DE L'INCONSTANCE

L'abeille sur les fleurs sans cesse papillonne ;
Leur divin mélange assaisonne
Le nectar qu'elle en sait former.
Du plaisir de l'amour c'est l'image fidèle :
Qui ne sait pas changer comme elle
Pour être heureux ne doit jamais aimer.

Recueil Gosse et Neaulme.

LE GASCON ET LA MARCHANDE

— Madame, montrez-moi vos gants.
Combien les vendez-vous ?
— Monsieur, rien que six francs.
— Madame vous en aurez quatre.
— Monsieur, je n'en puis rien rabattre.

— Madame, un écu d'or et je vous baiserai.
— Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine ;
En vérité, c'est mon étrenne :
Je ne saurais vous refuser.

Recueil Gosse et Neaulme.

LE JEU BON

Tircis, plein d'amour pour Climène,
La rencontrant dans une plaine,
La fit tomber sur le gazon :
« Sans doute, lui dit la fillette,
Que l'autre jour, avec Lisette,
Vous avez trouvé le jeu bon. (*bis*)

Doucement, berger téméraire,
Retirez-vous. Qu'allez-vous faire ?
Un peu de modération :
Je crains le transport qui vous guide.
Berger, rien ne vous intimide ;
Vous avez trouvé le jeu bon. »

Tircis, sans vouloir rien entendre,
La regarde avec un air tendre ;
Climène fait un œil fripon :
« Que vois-je ? dit-il, ma Climène,
Vous êtes sensible à ma peine ;
Vous allez trouver le jeu bon. »

L'Amour rit de les voir aux prises ;
Les Nymphes, rouges et surprises,
Se cachent derrière un buisson.
Tircis regarde sa bergère
En souriant, lui dit : « Ma chère,
Avez-vous trouvé le jeu bon ? »

Aussitôt, sur la molle herbette,
Tircis à la jeune brunette
Donne une seconde leçon.
Jugez des plaisirs de la belle,
Jeunes fillettes, si, comme elle,
Vous avez trouvé le jeu bon !

Recueil Gosse et Neaulme.

LA NAÏVE

Baise-moi donc, me disait Blaise.
Nannin, je ne suis pas si niaise,
Ma mère me le défend bien.
Mais voyez ce grand Nicodème :
La sienne ne lui défend rien ;
Que ne me baise-t-il lui-même ?

Recueil Gosse et Neaulme.

RONDE

Un jour Iris se reposait.
Pinbiberlo pinbiberlobinet !
Cupidon, qui par là passait,
Biberlo biberlo pin pin
Biberlo biberlo pinbiberlobinet !

Cupidon, qui par là passait,
Pinbiberlo pinbiberlobinet !
De son carquois tirant un trait,
Biberlo, etc.

Darda la belle qui dormait,

Et puis s'enfuit quand il eut fait.

« Ah ! dit Iris qui s'éveillait,

Petit libertin, qu'as-tu fait ? »

Aussitôt son amant paraît,

Lui demande ce qu'elle avait.

La belle lui conte le fait.

Il lui dit qu'il la guérirait.

Il le fit comme il le disait.

Belles, si le mal vous prenait,

Venez à moi ; j'ai le secret

De guérir le mal qu'amour fait.

Recueil Gosse et Neaulme.

L'ÉPOUSE A LA MODE

Air : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

La jeune Elvire, à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocents,
Voit, sans en deviner l'usage,
Eclore ses appas naissants ;
Mais l'amour, effleurant ses sens,
Lui dérobe un premier hommage :
Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage ;
Un songe a percé le nuage.

Lindor, épris de sa beauté,
Se déclare ; il est écouté :
D'un songe, d'une vaine image,
Lindor est la réalité ;
Le sein d'Elvire est agité,
Le trouble a couvert son visage.
Quel moment
Si l'amant,
Plus ardent
Ou moins sage
Pouvait hasarder davantage !

Mais quel transport vient la saisir !
Cet objet d'un premier désir,

Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'époux qu'on doit lui choisir ;
On les unit : Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage.
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout présage
Qu'on veut un époux sans partage.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement agite son cœur ;
Lindor est devenu volage,
Lindor méconnaît son bonheur.
Elvire a fait choix d'un vengeur ;
Il la prévient, il l'encourage :
Vengez-vous ;
Il est doux,
Quand l'époux
Se dégage,
Qu'un amant répare l'outrage.

Voilà l'outrage réparé ;
Son cœur n'est que plus altéré :
Des plaisirs le fréquent usage
Rend son désir immodéré ;
Son regard fixe et déclaré
A tout amant tient ce langage :
Dès ce soir,
Si l'espoir
De m'avoir

Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage.

Elle épuise tous les excès ;
Mais, au milieu de ses succès,
L'époux meurt, et, pour héritage,
Laisse des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès :
L'or accompagne son message...
Ce coup d'œil
Est l'écueil
Ou l'orgueil
Fait naufrage :
Un écrin consomme l'ouvrage.

Dans ce fatal abus du temps
Elle a consumé son printemps ;
La coquette d'un certain âge
N'a plus d'amis, n'a plus d'amants :
En vain, de quelques jeunes gens
Elle ébauche l'apprentissage ;
Tout est dit,
L'amour fuit,
On en rit :
Quel dommage !...
Elvire, il fallait être sage.

BEAUMARCHAIS (1).

(1) Pierre-Augustin-Caron de Beaumarchais, né à Paris le 24 janvier 1732, mort dans la même ville le 18 mai 1799, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Fils d'un horloger, il apprit lui-même l'horlogerie et débuta dans la vie par l'invention d'un nouvel échappement pour les montres. Ce

PANARD,

Chansonnier Français.

LE CHAT

Air du *Petit matelot.*

Au sentiment, à la tendresse
Le chien joint la fidélité.
Le chat plaît par sa gentillesse.
Les grâces et l'agilité ;
En ses yeux brille un caractère
Tout à la fois plaisant et fin :
Dans l'art d'amuser le parterre
Il fut le maître de Carlin.

Contre des animaux paisibles
Le chien en plaine prend l'essor.
Contre des animaux nuisibles
Le chat nous sert bien mieux encor.
Quel prix n'auraient point ses services
Si, de ces êtres pleins d'appas,
Adorés, malgré leurs caprices,
Il pouvait prendre tous les rats.

n'est qu'après avoir essayé bien des métiers, soutenu les procès les plus divers, qu'il débuta au théâtre par *Eugénie* (1767). Le *Barbier de Séville* fut joué le 23 février 1775 et le *Mariage de Figaro* seulement le 27 avril 1784, après des difficultés sans nombre. Cela a permis qu'on dit de lui : « C'est un homme d'affaires qui a écrit des pièces de théâtre pour faire diversion à d'autres soucis moins amusants. » (L. PETIT DE JULLEVILLE, *Le théâtre en France*, 323. — Armand Colin, édit.)

Mais chat joli, femme jolie,
Toujours entre eux vivront en paix ;
Ruse, détour, plaisir, folie,
Pour tous deux ont mêmes attraits.
Voyez-vous comment la coquette
En use avec ses favoris ?
Elle les joue, elle les traite
Comme le chat fait la souris.

Le chat est friand ; et les belles
Partagent ce charmant défaut :
Il est amoureux ; et près d'elles
L'est-on jamais plus qu'il ne faut ?
D'amour le chat est leur modèle ;
Aussi, quand l'amant délicat
En obtient le prix de son zèle,
C'est toujours : *Mon cœur* ou *mon chat.*

Ce mot-là, dis-le-moi sans cesse,
Eglé ! mais ne le dis qu'à moi.
Qu'il rend bien cette douce ivresse
Que je ne sens qu'auprès de toi !
De Minette offre-moi les charmes ;
Mais point de ses malins retours :
Pour mes rivaux garde ses armes ;
Fais pour moi patte de velours.

PHILIPON DE LA MADELAINE (1).

(1) Louis Philipon de la Madelaine, né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1818. Avocat du roi près du bureau des finances, à Besançon, il fut nommé, en 1786, intendant des

LE BON AVIS

(Couplet)

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits.
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour à tour serrés de près...
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après ?

BOUFFLERS (1).

finances du comte d'Artois. Ruiné nécessairement par la Révolution et même décrété d'accusation, il s'adonna uniquement à la littérature, en particulier au théâtre, obtint un secours de la Convention comme homme de lettres et le poste de bibliothécaire du ministère de l'Intérieur. En 1814, il fut pensionné par le comte d'Artois en qualité d'intendant honoraire de ses finances.

(1) Catherine-Stanislas marquis de Boufflers, né à Lunéville le 30 avril 1738, mort à Paris le 30 janvier 1815. Il était fils de cette célèbre marquise qui, grâce à sa liaison avec le roi Stanislas, régna presque à Nancy et fut surnommée la *Dame de volupté*. N'ayant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il refusa d'entrer dans les ordres ; mais, comme il était chevalier de Malte, il fut cependant en possession d'un bénéfice en vertu duquel il avait le droit d'être à la fois prieur et capitaine de hussards. Il prit alors le titre de « chevalier » sous lequel il se fit connaître dans les salons. Successivement colonel (1772), brigadier d'infanterie (1780) et maréchal de camp (1785), il fut, en 1785,

CE QUI PLAIT AUX DAMES

Air : *Trop de pétulance gâte tout* (Bucheron).

Demandez ce qui plaît aux femmes ;
Voltaire dit tout uniment
Que le seul plaisir de leurs âmes
Est d'avoir le commandement.
Le mot de l'énigme, mesdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit :
Ce qui plaît aux dames
C'est un bon... lit. (*bis*)

nommé gouverneur du Sénégal où il resta trois ans et où il fit montre de qualités administratives qu'on ne lui soupçonnait guère. Député aux Etats généraux, il fut l'instigateur du décret de 1791 instituant le « brevet » pour assurer aux inventeurs la propriété de leurs découvertes. Il émigra après le 10 août et se réfugia en Prusse où le roi Frédéric-Guillaume et le prince Henri le couvrirent de bienfaits. Rentré en France en 1800, il fut bien accueilli par le premier Consul et entra à l'Académie française. Le prince de Ligne a admirablement résumé sa vie en ces termes : « Il fut successivement abbé, militaire, administrateur, député, philosophe et, de tous ces états, il ne fut déplacé que dans le premier. » Ses « petits-vers », ses impromptus surtout sont demeurés légendaires et, pour faire comprendre leur vogue, il suffira de citer les quatre petits vers qui lui suffirent pour raconter l'histoire du patriarche Loth :

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

La prude Emma, dans son ménage,
Depuis le matin jusqu'au soir
Se fonde sur ce qu'elle est sage,
Pour mettre Hylas au désespoir.
Au lit, c'est la perle des femmes ;
Levée, ah ! quel mauvais esprit !
Ce qui plaît, etc.

Avec ce jeune amant qu'elle aime
Orphise n'est jamais d'accord.
On se boude, on se haît de même ;
Minuit sonne, tous deux ont tort :
On se couche, plus d'épigrammes,
L'amour jette au loin le dépit.
Ce qui plaît, etc.

Clitandre, un jour, sur la fougère,
Surprit Justine qui dormait ;
L'endroit était propre au mystère,
Et le drôle à son but allait ;
La belle alors, crainte de blâmes,
S'éveille, le repousse et dit :
Ce qui plaît, etc.

Je crois, par ma chanson, mesdames,
Avoir prouvé, sans contredit,
Que rien n'égale, dans vos âmes,
Le plaisir d'avoir un bon lit.
C'est là qu'amour ourdit ses trames.
Ecoutez sa voix qui vous dit :
Ce qui plaît, etc.

Boufflers.

LES MÉTAMORPHOSES

Air : *Sur les travers de ce bas monde.*

Iris, pouvez-vous bien le croire, —
Ah ! que n'est-ce une vérité ! —
Ce que tous deux, dans l'ombre noire,
Tour à tour nous avons été ?
Morphée, en fermant ma paupière,
De moi fit l'acier le plus doux ;
D'aimant vous étiez une pierre
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un bon stratagème,
De cet aimant fit un écho ;
J'étais couplet, je disais : j'aime,
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne,
Je devenais petit poisson ;
A mes yeux vous parûtes ligne
Et je mordis à l'hameçon.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devintes une rivière
Et je vous fis porter bateau.
Le froid prit, vous voilà de glace :
Pour tirer parti de ce tour,

Sur deux semelles je me place
Et je patinai tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Je devins nectar des plus doux :
J'étais dans un vase de rose,
Iris, et je coulais pour vous.
Sur vous une goutte s'attache ;
Vous étiez alors tout satin...
A mon réveil, j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

BOUFFLERS.

LA PEUR LE SOIR

Lison arrivait du village,
C'était le soir :
Elle crut voir sur son passage
— Il faisait noir —
Accourir le jeune Silvandre.
Lison eut peur :
Elle ne voulut pas l'attendre ;
C'est un malheur.
C'était le soir,
Il faisait noir ;
Lison eut peur,
C'est un malheur !

Que pouvait faire cette belle ?
C'était le soir !
Silvandre court plus vite qu'elle...
Il faisait noir.
Il la poursuit, enfin l'arrête,
Lison eut peur :
La peur la fit choir sur l'herbette...
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Quand Lison fut ainsi tombée,
— C'était le soir, —
Le berger, à la dérobée,
— Il faisait noir, —

Voulut lui ravir une rose,
Lison eut peur :
La peur ne sert pas à grand'chose.
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Personne n'était sur la route...
C'était le soir...
Bientôt Lison n'y voit plus goutte :
Il faisait noir.
Elle veut enfin se défendre,
Elle avait peur :
Que faire ? Hélas ! il put la prendre ;
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Lison paraît fort inquiète
Depuis ce soir
Et ne veut plus aller seulette
Quand il fait noir.
La belle devient moins légère ;
Elle a grand'peur :
Dans neuf mois que dira sa mère ?
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

LACLOS (1).

(1) Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, né à Amiens en 1741, mort à Tarente (Italie) le 5 novembre 1803. Entré au service à dix-huit ans, capitaine du génie à trente-sept, il devint alors secrétaire des commandements du duc

ALLELUIA !

Grand roi, que vous avez d'esprit
D'avoir renvoyé la Mailly !
Quelle haridelle aviez-vous là.
Alleluia !

Vous serez cent fois mieux monté
Sur la Tournelle que prenez ;
Tout le monde vous le dira.
Alleluia !

Si la canaille ose crier
De voir trois sœurs se relayer,
Au grand Tencin (1) envoyez-la.
Alleluia !

d'Orléans, le futur Philippe-Egalité, à la fortune duquel il s'attacha. C'est lui qui rédigea avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le massacre du Champ-de-Mars (17 juillet 1791). Nommé peu après colonel d'artillerie, il fut adjoint au maréchal Luckner, qui commandait alors sur le Rhin, et enfin promu maréchal de camp (1792). Disgracié, emprisonné à deux reprises et relâché après le 9 thermidor, il rentra en grâce sous le Directoire, fut nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques, puis général de brigade commandant l'artillerie de l'armée du Rhin. Quand il mourut, il était inspecteur général à l'armée du Sud-Italie. — C'est en 1782 qu'il a fait paraître les *Liaisons dangereuses*.

(1) Le cardinal Pierre Guérin de Tencin, archevêque de Lyon, membre du conseil du roi, frère de la célèbre intrigante Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, la mère de d'Alembert.

Le Saint Père lui a fait don
D'indulgences à discrétion
Pour effacer ce péché-là.
Alleluia !

Dites tous les jours à Choisi,
A Vintimille (1) un libera.
Avant que de vous mettre au lit,
Alleluia !

Recueil Maurepas (2).

(1) Louis XV eut successivement pour maîtresses les trois sœurs de Nesle : Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme de la Tournelle. — Cf. GASTON DUCHESNE, *Mademoiselle de Charolais, procureuse du Roi.* (H. Daragon, édit.)

(2) Il faut répéter ici ce qui a été dit plus haut (voir p. 60) à propos du *Chansonnier Clairambault.* Dans un recueil de chansons galantes d'autrefois, il était bien difficile de ne pas faire une petite place aux chansons épigrammatiques qui ont été si en vogue sous la Régence et pendant le règne de Louis XV et dont la plupart furent recueillies, à l'instigation du ministre Jean-Frédéric Phelippeaux, comte de Maurepas (1701-1781), dans le célèbre recueil en 44 volumes qui est en quelque sorte le complément du *Chansonnier Clairambault* (Bibl. Nat., man. Franç., n°s 12616 à 12660). Ces chansons sont en général des couplets de circonstance offrant un grand intérêt anecdotique. Celles qui datent du milieu du dix-huitième siècle sont plus particulièrement dirigées contre les maîtresses de Louis XV. Pour donner une idée de cette littérature très spéciale, nous reproduisons ici la chanson qui circula à la cour, pendant l'hiver de 1742, quand le roi « congédia Mme de Mailly pour prendre sa sœur, Mme de la Tournelle ». (D'ARGENSON, IV, 39 et sq.).

LE SOMMEIL DE VÉNUS (1)

Air : *O filii, o filiæ.*

Mars trouvant Vénus à Paphos
Mollement mise sur le dos :
Voyons, dit-il, tout ce qu'elle a.
Alleluia !

Il alla déranger soudain
Le voile qui couvrait son sein ;
Plus blanc que neige il le trouva.
Alleluia !

Sa main eut la témérité
D'en palper la rotondité ;
Le trouvant ferme, il s'écria :
Alleluia !

Enivré des plus doux plaisirs,
Il forma de nouveaux désirs ;
Ce qui s'augmente s'augmenta.
Alleluia !

(1) Les chansons en forme de cantique avec le cri d'*Alleluia !* en guise de refrain ont été très en vogue au milieu du dix-huitième siècle. On en trouve en effet un nombre assez considérable dans tous les recueils de chansons publiés à cette époque. Nous reproduisons ici la plus caractéristique de celles qui ont circulé sur cet air-là à la même date que la précédente.

A chaque pas il rencontra
Attraits par ci, charmes par là
Et de baisers les régala.
Alleluia !

Vénus, fermant toujours les yeux,
S'arrangeait pourtant de son mieux
Et le guerrier en profita.
Alleluia !

Grands dieux ! disait Mars, qui voyait
Qu'en dormant on le secondait,
Voyons comment ça finira.
Alleluia !

On dit qu'amplement il fêta
Son sein, sa bouche, et cœtera ;
Trois heures le sommeil dura.
Alleluia !

Vénus, à la fin s'éveillant,
Dit au Dieu presqu'en rougissant :
Eh ! monsieur, qui vous savait là ?
Alleluia !

LA DÉFENSE INUTILE

Un berger, rencontrant Lisette,
Lui dit : « Veux-tu me suivre au bois ?
On y va cueillir la noisette ;
On y danse au son du hautbois. »
Il prit le bras de sa bergère
Qui lui résistait mollement :
« Au bois, dit-elle, qu'ai-je à faire ?
Laisse, laisse-moi donc, vraiment !
Maman l'défend ! »

Tout en lui résistant, Lisette
Suivait le berger dans les bois
Et, tout en cueillant la noisette,
Colin l'agaçait quelquefois.
Il saisit sa main et la baise ;
Lise soupire doucement
Et, sans montrer qu'elle en soit aise,
Lui dit : « Laisse-moi donc, vraiment !
Maman l'défend ! »

La bergère, un peu moins farouche,
Avait abandonné sa main ;
Et bientôt Colin, sur sa bouche,
S'avisa d'un plus doux larcin.
Lise lui dit, tout en colère :

« Laisse, laisse-moi donc, vraiment ! »
Un second baiser la fit taire ;
Elle dit encore faiblement :
« Maman l'défend ! »

Admirez le progrès rapide
Qu'amour fait dans un jeune cœur !
Ce n'est plus Lisette timide
Et luttant contre son vainqueur.
Au berger, par un doux caprice,
Elle donne un baiser charmant ;
Colin s'écrie avec malice :
« Laisse, laisse-moi donc, vraiment !
Maman l'défend ! »

LÉONARD (1).

(1) Nicolas-Germain Léonard, né à la Guadeloupe en 1744, mort à Nantes en 1793. Amené tout jeune en France, il fut, après un début poétique assez heureux, nommé chargé d'affaires à Liége, puis lieutenant-général de l'amirauté et ensuite vice-sénéchal de l'île où il était né. Il s'y montra résolument antiesclavagiste, mais ne réussit pas à réconcilier les deux partis en présence. Rentré en France en 1792, il espérait goûter enfin le repos après une vie singulièrement nomade, mais les progrès de la Révolution l'obligèrent à fuir ; il allait encore une fois prendre la mer quand il succomba à la maladie de langueur qui le minait depuis longtemps. Ses poésies ne furent recueillies et publiées en entier qu'après sa mort par les soins de son neveu et exécuteur testamentaire, le poète Campenon.

LES CERISES

Air : *Ça n'devait pas finir par là.*

Or, il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.
Vous connaissez la jeune Lise :
Son péché, c'est la gourmandise.
Fillette qui commence ainsi
Aura les autres, Dieu merci !
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste :
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

C'était le temps où les cerises,
Rougissant, deviennent exquises ;
Où fille en prend deux à la fois
Et les fait rouler sous ses doigts ;
Ah ! bon Dieu ! malpeste ! etc.

Lise, en vois-tu sur ce feuillage ?
L'arbre est bien haut ; c'est grand dommage!
Y grimper comme un polisson...
Surtout quand on n'a qu'un jupon !
Ah ! bon Dieu ! etc.

La gourmande, ingambe et légère,
D'un saut est à dix pieds de terre.
Sur l'arbre déjà la voilà,
Jambe d'ici, jambe de là.
Ah ! bon Dieu ! etc.

Or, survient une giboulée.
Après tout, être un peu mouillée
Ne retient pas fille à quinze ans
Sur ce qui peut flatter ses sens ;
Ah ! bon Dieu ! etc.

Lucas revenait au village ;
Pour laisser passer le nuage,
En sifflant son air favori,
Sous Lise il se met à l'abri.
Ah ! bon Dieu ! etc.

Qui tremble là-haut ? c'est la belle,
Si fort, qu'élevant la prunelle,
Lucas voit... quoi ?... mais si... mais non...
Mordi ! ce n'est pas un garçon.
Ah ! bon Dieu ! etc.

N'attendez pas que je vous dise
Dans l'arbre ce que devint Lise,
Comment se comporta Lucas,
S'il grimpa, s'il ne grimpa pas.
Grâce à Dieu, j'en reste
Au refrain modeste

Qu'il ne faut jamais qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

BARRÉ (1).

(1) Pierre-Yves Barré, né à Paris en 1749 ou 1750 — d'aucuns disent en 1755 — mort en 1832. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis greffier à celui de Pau. Mais, neveu de Laujon, le théâtre l'attirait et il se mit, après 1789, à composer des vaudevilles. En 1792, avec Piis, Desfontaines, Radet et quelques autres, il fonda le théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres, dont il conserva la direction jusqu'en 1815.

UNE FIN (1)

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Il me fallait faire une fin
Comme tout bon apôtre :
Je suis devenu chapelain ;
Ce poste en vaut un autre.

Iris m'offrait à desservir
Sa gentille chapelle ;
Je n'ai jamais su qu'obéir
Aux ordres d'une belle.

Elle est au fond d'un bois couvert,
Gardé par le mystère ;
Son sanctuaire n'est ouvert
Qu'à mon seul ministère.

Un double autel de marbre blanc
Est de sa dépendance ;
Mais ce bénéfice important
Oblige à résidence.

Sans vicaire, de jour, de nuit,
Suivant les premiers rites,
Je fais office à petit bruit,
Avec deux acolytes.

(1) « 20 octobre 1777. — Voici une des chansons recueillies pour amuser M. le comte de Maurepas et qu'on chante à ses soupers, qui ne sont rien moins qu'austères, comme l'on en va juger. Cette pièce est de M. Maréchal. » (BACHAUMONT, *Mémoires*, X.)

Quoi qu'en puissent dire les gens,
Même aux fêtes de Vierge,
Dans ma chapelle, en tous les temps,
Je n'allume qu'un cierge.

Gros prieurs et brillants prélats
Tout engraissés d'offrande,
Ma foi, je ne troquerais pas
Avec vous de prébende.

MARÉCHAL (1).

(1) Pierre-Sylvain Maréchal, né à Paris le 15 août 1750, mort à Montrouge le 18 janvier 1803. Avocat au Parlement, un défaut de prononciation lui fit abandonner tout de suite le barreau pour la littérature. Sous-bibliothécaire au collège Mazarin, il perdit sa place pour avoir publié, en 1784, le *Livre échappé au Déluge*, parodie assez indécente du style des prophètes. C'est alors qu'il imagina, en 1788, l'*Almanach des honnêtes gens*, calendrier où les noms des saints étaient remplacés par ceux des hommes et des femmes les plus célèbres : le nom de Jésus s'y trouvait inscrit entre ceux d'Epicure et de Ninon. Cette excentricité lui valut d'être emprisonné à Saint-Lazare. Il prit une part active à l'établissement du culte de la déesse Raison, joua un rôle important dans la conspiration de Babeuf, fit partie du Directoire secret et fut chargé de rédiger le célèbre *Manifeste des égaux* qui en était le programme. Son nom n'ayant pas été prononcé au procès de Vendôme, il ne fut pas inquiété, vécut dès lors très retiré et ne retint plus l'attention que par la publication, en 1800, de son *Dictionnaire des athées* (parmi lesquels il rangeait saint Jean-Chrysostome, saint Augustin, Pascal, Bossuet) et, en 1801, du *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, qui provoqua une spirituelle réponse de son amie Mme Gacon-Dufour.

LA COLLERETTE

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

Clairette avait un jeune amant ;
Mais elle avait une maman
Qui n'aimait point le badinage,
Bien moins encor le chiffonnage ;
Aussi la main au moindre pli
Ajoutait un geste impoli :
Souvent battue, à tout instant Clairette
Tremblait de gâter sa fraîche collerette,
Tremblait de gâter sa collerette.

Lucas, en prenant ses ébats,
Se hasardait à petits pas.
Clairette, quoiqu'un peu farouche,
Donnait, recevait sur la bouche
Baisers précurseurs du plaisir ;
C'était à n'en jamais finir.
« Ah ! que c'est doux des baisers, dit Clairette,
Ça ne peut gâter ma fraîche collerette,
Ça ne peut gâter ma collerette. »

Poussé par l'amour au larcin,
L'amant fripon pressait le sein ;

Puis, pour admirer la nature,
Sa main écartait la parure
Et, de l'étroit et blanc corset,
Brisait ruban, busc et lacet :
Alors, troublée, à son amant Clairette
Disait : « Ne va pas gâter ma collerette,
Ne vas pas gâter ma collerette. »

Lucas, en usant à loisir,
Des vifs désirs passe au plaisir ;
Un peu plus bas, sa main furtive
Tâtonne ; on la pousse ; elle arrive
Et s'empare, en heureux vainqueur,
Du sein, de la bouche et... du cœur.
« Que faites-vous ? dit aussitôt Clairette.
Monsieur, respectez au moins ma collerette,
Respectez au moins ma collerette. »

Certain soir, au fond d'un réduit,
Ils sont pris en flagrant délit
Par la trop imprudente mère,
Qui va porter sa plainte au maire
Et sur pieds met ami, voisin,
Fait sonner cloches et tocsin.
« Mais à quoi bon tout ce bruit ? dit Clairette.
Ma mère, il n'a pas gâté ma collerette,
Il n'a pas gâté ma collerette. »

Mes bons amis, en pareil cas,
Soyons adroits comme Lucas ;

Auprès de gentille bergère
Agissons d'une main légère.
A qui touche sans chiffonner
Femme sait toujours pardonner ;
Comme l'amant de la jeune Clairette,
Ne ménageons rien, rien que la collerette,
Ne ménageons que la collerette.

GILBERT (1).

(1) Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, né à Fontenay-le-Château (Lorraine) en 1751, mort à Paris le 12 novembre 1780. Une légende, qui ne repose sur rien, le représente comme misérable, maladif et le fait mourir de faim à l'Hôtel-Dieu. La vérité est tout autre. Elève du célèbre collège de l'Arc, à Dôle, il vint en 1769 à Nancy, où il débuta comme professeur. Venu peu après à Paris, il réussit assez vite à se faire une réputation comme poète satyrique et ses odes-placets lui valurent plusieurs pensions (800 livres du roi, 600 de Mesdames, 500 de l'archevêché, 100 écus du *Mercure de France*) qui lui apportèrent l'aisance. Au cours d'une promenade à cheval, dans les derniers jours d'octobre 1780, il fut désarçonné, ramassé le crâne fendu et porté à l'Hôtel-Dieu où le célèbre chirurgien Desault tenta vainement de le trépaner. Une amélioration s'étant cependant produite dans son état, il fut ramené rue de la Jussienne, dans son appartement, où il se remit au travail et composa, entre autres, les strophes si connues :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs...

Il laissait par testament sa petite fortune à certains parents ou amis au nombre desquels se trouvait un soldat Bernadote. Ce nom a fait croire à tort que c'était l'héritage du poète Gilbert qui avait été le début de la fortune du futur roi de Suède, Charles XIV. Il n'y a là qu'une homonymie : le roi-soldat n'est entré qu'à dix-sept ans au régiment de Royal-Marine et il n'avait encore que seize ans au moment de la mort du poète Gilbert.

IL FAUT AIMER

Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse,
Ecoutez-moi.
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer ;
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
Prenait le frais ;
Elle chantait sur sa musette :
« N'aimons jamais ! »
M'approchant alors par derrière
Sans me nommer,
Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer. »

En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
« D'amour la flèche est trop cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans, le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer :
C'est à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer. »

Lors je lui dis : « La beauté passe
Comme une fleur ;
Un souffle, bien souvent, l'efface
Dans sa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour, dont vous avez crainte,
N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire et commence
A s'alarmer ;
Mais ses yeux avaient dit d'avance :
« Il faut aimer. »

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu,
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer :
« Hélas ! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer. »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux ;

L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittait ces lieux ;
Les roses s'empressaient d'éclore
Pour embaumer,
Et l'écho répétait encore :
« Il faut aimer ! »

PARNY (1).

(1) Evariste-Désiré Desforges, chevalier puis vicomte de Parny, né à l'île Bourbon en 1753, mort à Paris en 1814. Venu en France à neuf ans, il fit ses études au collège de Rennes et pensa tout d'abord se faire trappiste. Bien au contraire, il se fit dragon et retrouva en cette qualité son compatriote Antoine Bertin, avec qui il resta étroitement lié jusqu'à sa mort. Au cours d'un congé qu'il passa dans son pays, il s'éprit d'une créole que son père, le marquis de Parny, ne lui permit pas d'épouser. Il rentra alors en France, en 1776, et chanta sa maîtresse, sous le nom d'Eléonore, dans des élégies qui établirent sa réputation de poète et le firent fort improprement qualifier par Voltaire de *Tibulle français*. Passé dans l'Inde comme capitaine, en 1784, il y demeura trois ans comme aide de camp du gouverneur. Rentré à Paris, il y fut ruiné par la Révolution ; de son propre aveu, il se coucha souvent alors sans avoir mangé et tomba même un jour d'inanition sur le pavé. Cependant il était reconnaissant à la République qui lui avait permis de publier la *Guerre des Dieux*. L'Académie française lui ayant ouvert ses portes en 1803, François de Nantes lui apporta enfin l'aisance en lui procurant, dans l'administration des droits réunis, un emploi que la Restauration lui retira. Cependant le général Dupont, avec qui il était lié, ayant appris à quelle misère il était réduit, lui donna une sinécure de mille écus au ministère de la guerre. A la chute du ministère, Parny fut dénoncé à Louis XVIII qui ordonna à nouveau sa révocation. C'était une rigueur bien inutile : le malheureux venait de rendre le dernier soupir.

LA PÊCHE

Air : *Chansons, chansons.*

Un jour l'Amour, avec finesse,
Dit : « L'olivier à la sagesse
Doit s'attacher ;
C'est le laurier que Mars préfère ;
Mais ce qui convient à ma mère,
C'est le pêcher. »

Sur la pêche qui se colore
On voit Hébé, Pomone et Flore
Se rapprocher :
Elle est si brillante et si fraîche
Que tout le monde aime la pêche
Et le pêcher.

Elle a d'autres appas encore :
Le fin duvet qui la décore
Plaît au toucher :
Ce duvet que zéphyr caresse
Est le charme de la jeunesse
Et du pêcher.

Eve aimait un peu trop la pomme,
C'est aussi ce qu'au premier homme

J'ai reproché.
En pareil cas, s'il faut qu'on pèche,
A sa place, pour une pêche
J'aurais péché.

Un joli sein de forme ronde
Qu'un bergère fraîche et blonde
Ne peut cacher,
Vénus, nous rappelle la pêche ;
Et ce sein-là mieux que moi prêche
Pour le pêcher.

Les uns trouvent la poire exquise
Et les autres pour la cerise
Peuvent pencher ;
Mais je ne vois rien qui m'empêche
De donner la pomme à la pêche
De mon pêcher.

SÉGUR AINÉ (1).

(1) Louis-Philippe comte de Ségur, né à Paris en 1753, mort dans la même ville en octobre 1830. Entré à dix-huit ans à l'armée, il conquit le grade de colonel en Amérique, dans le corps des volontaires de Rochambeau. Rentré en France, il fut nommé ambassadeur et ministre plénipotentiaire auprès de la grande Catherine et fit preuve, en cette circonstance, d'un rare talent de diplomate. Suppléant de la noblesse aux Etats généraux, il fut quelques jours député, mais donna tout de suite sa démission. Il fut successivement envoyé comme ambassadeur à Rome,où Pie VI refusa de le recevoir, puis à Berlin, où il réussit à empêcher la déclaration de guerre qui était imminente. Rentré à Paris, il pensait s'y reposer sur ses lauriers, mais il fut

L'ENTREPRENANT

Ces jours passés, avec Thémire
Je me rencontrai sur le soir :
Nous étions seuls, j'osai lui dire :
« Passons, madame, en ce boudoir. »

Madame y passe sans mystère ;
Près d'elle me voilà campé.
« Quoi, chacun sur une bergère ?
Passons ensemble au canapé. »

arrêté comme suspect le 10 août 1792. Relâché peu après, il ne crut pas devoir émigrer et s'adonna dès lors à la littérature : c'est à cette époque qu'il fit représenter, sous le nom du *citoyen Ségur aîné*, un assez grand nombre de vaudevilles. Toutefois, il ne publia pas alors ses autres travaux littéraires, afin de ne pas mécontenter l'Empereur, dont il connaissait le peu de sympathie pour les hommes de lettres. Il y gagna les faveurs de Napoléon, qui fit successivement de lui un grand-maître des cérémonies, un comte de l'Empire, un grand-aigle de la Légion d'honneur, un grand-officier civil de la couronne et, finalement, un sénateur, le 5 avril 1813. Cela ne l'empêcha pas de voter la déchéance de l'Empire à la première Restauration et d'entrer à la Chambre des Pairs ; puis, quelques jours après, de reprendre son service auprès de Napoléon et, même, de demander à le suivre à Sainte-Hélène. Eliminé de la pairie à la seconde Restauration, il ne resta pas longtemps en disgrâce, garda son fauteuil à l'Académie française et, dès 1819, fut réintégré à la Chambre des Pairs. C'est alors qu'il publia ses écrits. — C'est dans une de ses chansons que se trouve l'adage souvent cité :

Tous les méchants sont buveurs d'eau.

Nous y passons l'un près de l'autre.
« Eh ! monsieur, vous me serrez bien !
Ma place est là, voilà la vôtre.
— Pardon, madame, ce n'est rien.

Mon Dieu ! que votre main est belle
Le long de ce tablier noir !
— Vraiment ? Que faites-vous ? dit-elle.
— Je baise : c'est peu de la voir.

Le lis qui me tient en extase
L'emporte encore sur votre main.
— Paix donc : vous chiffonnez ma gaze ;
Ah ! que vous êtes libertin !

S'il vous plaît, point de badinage,
Ou je vais me mettre en courroux.
— Madame, si je suis peu sage,
Je m'en repens à vos genoux.

— Eh bien ! quoi ! faut-il que je crie ?
Fi ! monsieur... Si je l'avais su...
— Ah ! votre mule est si jolie,
Que j'en baise le contenu.

— Finissez donc, c'est malhonnête...
Eh ! mais vraiment, c'est tout de bon...
Ah ! que ne tiens-je la sonnette ?
Oh ! le méchant !... Ah ! le fripon !... »

FABRE D'EGLANTINE (1).

(1) Philippe-François-Nazaire Fabre, né à Limoux (ou à Carcassonne) le 28 décembre 1755, guillotiné à Paris le

LE TEMPS ET L'AMOUR

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Temps,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.

5 avril 1794. Il fut tour à tour peintre, graveur, musicien, comédien, poète et député à la Convention. Une églantine d'or qu'il remporta aux Jeux floraux, dans sa jeunesse, lui causa une telle joie qu'il ajouta à son nom celui de cette fleur et qu'il abandonna le métier d'acteur pour s'adonner uniquement à la littérature. Après plusieurs insuccès au théâtre qui eussent découragé tout autre auteur, il trouva enfin le succès triomphal avec son *Philinte de Molière* qui a longtemps passé pour la seule bonne « suite » du *Misanthrope*. Ami de Danton et de Camille Desmoulins, il fonda avec eux le Club des Cordeliers. Député de Paris à la Convention, il siégea à la Montagne et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Membre du Comité de Salut public, il prit une part active à la réfection du calendrier et imagina les noms si poétiques des mois républicains. Il fut entraîné par Danton dans sa chûte, compromis dans l'obscure affaire du décret falsifié de la Convention relatif à la liquidation de l'ancienne Compagnie des Indes, impliqué dans l'affaire Chabot et condamné à mort (5 avril 1794). Il marcha au supplice avec courage, préoccupé uniquement du manuscrit d'une comédie inédite qu'on avait saisi dans ses papiers et qui fut en effet perdu. Si l'on en croit la légende, Danton, sur la charrette, lui aurait répondu par cette plaisanterie macabre : « Des vers, des vers ! nous en ferons bientôt tous dans le sépulcre. » — Fabre d'Eglantine est l'auteur de la fameuse chanson populaire : *Il pleut bergère.*

Hé quoi ! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instants !
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez passer le Temps. »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait ;
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Ah ! souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le Temps. »

L'Amour gaîment pousse au rivage ;
Il aborde tout près du Temps :
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le Temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse ;
Ce fut toujours là son défaut.
Le Temps prend la rame à sa place
Et lui dit : « Quoi ! céder si tôt !

Pauvre enfant ! Quelle est ta faiblesse !
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la Sagesse :
Ah ! le Temps fait passer l'Amour. »

SÉGUR (1).

(1) J.-Alexandre vicomte de Ségur, né à Paris en 1756, mort à Bagnères en 1805. Frère cadet du comte Louis-Philippe de Ségur, il parcourut rapidement la carrière militaire, commanda les régiments de Noailles, de Royal-Lorraine et des dragons de Ségur, et prit sa retraite, comme maréchal de camp, en 1790. Il se consacra dès lors à la littérature et fit sensation en publiant de soi-disant *Lettres de Ninon de Lenclos* et en éditant les *Mémoires du baron de Besenval* qui firent scandale. C'était un passionné de théâtre et un convive assidu des dîners du Vaudeville.

COLINETTE

Colinette au bois s'en alla,
En sautillant par-ci par-là
Traladéridéra (*bis*).
Un beau monsieur la rencontra,
Frisé par-ci, poudré par-là.
Traladéridéra (*bis*).
« Fillette, où courez-vous comm' ça ?
— Monsieur, j' m'en vais dans c' p'tit bois-là
Cueillir la noisette. »
Traladéridéra (*bis*).
N'y a pas d' mal à ça,
Colinette,
N'y a pas d' mal à ça.

A ses côtés, l' monsieur s'en va,
Sautant comme elle par-ci par-là.
Traladéridéra
« Où v'nez-vous donc, monsieur, comm' ça?
— J' vais avec vous dans c' p'tit bois-là.
Traladéridéra
Mais jusqu'à temps qu' nous soyons là,
Chantons gaîment par-ci par-là
La p'tit' chansonnette. »
Traladéridéra

N'y a pas d' mal à ça,
Colinette,
N'y a pas d' mal à ça.

L' monsieur lui dit, quand ils fur'nt là :
« Asseyons-nous sur c' gazon-là. »
Traladéridéra
Sans résistance il l'embrassa
Et, p'tit à p'tit, et cœtera.
Traladéridéra
La pauvre fille, en sortant d' là,
Garda l' silence et puis pleura.
Personn' ne répète :
Traladéridéra
N'y a pas d' mal à ça,
Colinette,
N'y a pas d' mal à ça (1).

Le Cousin Jacques (2).

(1) Cette chanson est extraite de *Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique*, « féerie en prose et en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles », représentée pour la première fois le 7 novembre 1790, sur le Théâtre-Français comique et lyrique (le petit théâtre de la rue de Bondy, qui devint en 1796 le théâtre des Jeunes Artistes). La troisième édition de cette pièce, qui fut publiée chez Moutardier en 1797, mentionne qu'elle fut jouée « pour la trois cent soixante-treizième fois en 1793 ». Le succès en fut tel, en effet, qu'on la reprit au Théâtre de la Cité en 1796 et qu'elle y eut encore deux cents représentations.

(2) Louis-Abel Beffroy de Reigny, né à Laon, le 6 novembre 1757, mort à Paris le 17 décembre 1811. Après avoir fait ses études au collège Louis-le-Grand, où il fut le condisciple de Camille Desmoulins et de Robespierre, il fut

CONSEILS A UNE FIANCÉE (1)

Air : *Mon rapport est parfait* (Chanu).

Ecoute bien cela,
Chèr' Paméla,
Tu vas tâter d'hymen
Après-demain...
Il n'est, dans la nature,
Je t'assure,
Rien de plus ennuyeux
Que d'coucher deux.

quelque temps abbé. Mais, ayant publié avec succès une satyre contre les petits abbés coureurs de ruelles, il jeta le froc pour s'adonner à la littérature. Sous le pseudonyme de *Cousin Jacques*, il s'essaya dans plusieurs genres et ne trouva le succès qu'avec une manière de journal fantaisiste intitulé les *Lunes*. Il réussit mieux encore au théâtre où son *Nicodème dans la Lune* fut peut-être le plus grand succès dramatique de la Révolution. Il se jeta dans l'opposition, publia le *Consolateur* qui fit guillotiner son éditeur et l'obligea à se cacher. Il fit en vain des avances à Bonaparte et mourut assez misérablement. — Cf. le portrait du *Cousin Jacques*, dans *Les Oubliés et les Dédaignés*, de Charles Monselet (Charpentier, édit.) et la préface des *Souvenirs de Louise Fusil*, par Paul Ginisty (Charles Schmid, édit.)

(1) Le titre complet de cette chanson est : « Conseils de Mme Lucrèce Boulichon, veuve de trois maris, à son amie Mlle Paméla Douillart, à la veille d'en prendre un. »

Je sais bien qu'au commencement
Tu trouveras la chos' charmante,
Mais au bout de huit jours ou d'trente
Tu penseras tout autrement...
Ecoute bien, etc.

Sur le point, comme t'es maintenant,
De t'voir unie à ton Dodore,
Tu n'peux pas t'figurer encore
Tout ce qu'un homme a de r'poussant...
Ecoute bien, etc.

Ces gueux d'hommes semblent parfaits
Tant qu'on les juge sur leur mise :
Ce n'est que quand ils sont en ch'mise
Qu'on voit c'qu'ils ont d'bon et d'mauvais...
Ecoute bien, etc.

En vous mettant au lit, souvent,
Vous vous qu'rell'rez d'la bonn' manière ;
Tu voudras lui donner l'derrière,
Il n'voudra pas céder l'devant...
Ecoute bien, etc.

Au plus léger mouv'ment qu'tu f'ras,
Il s'écriera qu'tu prends trop d'place,
Qu'il n'as pas l'quart de la paillasse
Et qu'tu tir's à toi tous les draps...
Ecoute bien, etc.

Je l'suppos' dans la ruell'... C'est bien.
Tu crois pouvoir dormir tranquille,
Mais lui, pour t'échauffer la bile,
Va s'coucher en rond comme un chien...
Ecoute bien, etc.

Quand il se s'ra gratté l'talon,
Ou bien l'corps dans tout's les parties,
Il viendra t'faire des cajol'ries
Et t'passer la main sous l'menton...
Ecoute bien, etc.

Rentrant plus d'un' fois à minuit,
Sur ses jamb's à peine solide,
L'estomac plein, la bourse vide,
Il s'ra mourant l'reste d'la nuit...
Ecoute bien, etc.

Sur le besoin d'faire lit à part,
J'pourrais t'dire encor bien des choses ;
Tu ne vois à présent qu'les roses,
Tu verras l'épine plus tard...
Ecoute bien, etc.

BERRUYER (1).

(1) Né vers 1760, mort en 1816 des suites d'une blessure reçue à la bataille de Waterloo. Fils du célèbre général Jean-François Berruyer (1737-1804), qui commanda le fameux roulement de tambours lors de l'exécution de Louis XVI, il embrassa lui-même la carrière des armes, bien que ses goûts le portâssent plutôt vers la littérature badine, et devint aussi maréchal de camp.

L'AMOUR ET LA JEUNE FILLE

Un jour sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette
Bonjour !
La jeune bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

Le dieu, qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble
Et dit :
« Vous savez bien, bergère,
Charmer ;
Il faut encor, ma chère,
Aimer. »

Avec un doux sourire,
Un mot
Rend un cœur qui soupire
Bien sot ;
La jeune bachelette
Se tut,
Mais son âme jeunette
S'émut.

Tandis qu'elle palpite
De peur,
L'Amour saisit bien vite
Son cœur ;
Dès qu'il en fut le maître,
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,
L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette,
Lison ;
Et profitez de cette
Leçon.

F.-B. HOFFMAN (1).

(1) François-Benoît Hoffman, né à Nancy le 11 juillet 1760, mort à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 25 avril 1828. Il s'appelait en réalité Ebrard ; mais son grand'père, sur l'ordre du duc Léopold de Lorraine, au service duquel il était attaché en qualité d'huissier de la chambre, troqua son nom pour celui d'Hoff-man (homme de cour). François fit son droit à Strasbourg, dut, étant bègue, renoncer à la profession d'avocat, prit du service, tint quelque temps garnison en Corse, puis revint en France pour s'adonner aux lettres. L'Académie de Nancy ayant couronné son premier recueil de vers, il vint à Paris où il réussit tout de suite au théâtre. Les *Rendez-vous bourgeois*, dont il écrivit alors le livret, sont encore au répertoire. Après plusieurs années de succès dramatiques, il entra, en 1807, au *Journal des Débats* (alors *Journal de l'Empire*) où il acquit, dans le « feuilleton », une réputation de critique comparable à celle

LE BAISER

Sur le gazon, dans la prairie,
Lucas, au déclin d'un beau jour,
Demandait à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait ; c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser :
Lucas aimait d'amour bien tendre ;
Il se contenta d'un baiser.

O volupté ! bonheur suprême !
Combien leurs cœurs furent émus !
Un baiser vaut mieux, quand on aime,
Que tout, sitôt qu'on n'aime plus.
Couple charmant, dans ton délire,
Garde-toi bien de tout oser ;
Ce doux moment doit te suffire :
On est heureux par un baiser.

Mais plein du feu qui le dévore,
Lucas, heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore...
Hélas ! nous en ferions autant.

du fameux Geoffroy. Pour ne pas laisser influencer ses appréciations par des camarades, il se condamna à une véritable retraite et refusa un fauteuil à l'Académie.

11

De Cloris l'œil humide et tendre
Lui dit qu'il peut encore oser :
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour, j'entends la belle
Dire partout avec douleur
Que son Lucas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore ;
Mais, hélas ! pourquoi tant oser !
Ton Lucas t'aimerait encore
S'il n'avait reçu qu'un baiser.

Et vous, si, près d'une maîtresse,
Vous sentez croître le désir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse ;
Sachez qu'attendre c'est jouir.
Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de trop oser :
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

F.-B. Hoffman.

GARDEZ-VOUS, FILLETTES !

Air du vaudeville du *Devin du village.*

Gardez-vous, sensibles fillettes,
De badiner avec l'Amour ;
Craignez qu'au doux son des fleurettes,
La raison ne s'endorme un jour.
On cède, on s'oublie,
On fait la folie :
Quelque fois ce n'est rien, souvent
C'est un enfant.

Agnès dit qu'elle est hydropique,
Qu'elle sent un cruel tourment ;
Des médecins, toute la clique,
Lui donne un vain soulagement.
Enfin l'on devine
Quelle est l'origine
De la douleur qu'elle ressent :
C'est un enfant.

De son embonpoint notre abbesse,
Inquiète, s'afflige fort ;
Le gros prieur qui la confesse
Le fait partir pour le Monfort.

Savez-vous, ma mère,
Ce qu'elle y va faire ?
Des remèdes ? Non, non ! Vraiment,
C'est un enfant.

Livrée aux transports de sa flamme,
Iris craignait quelque accident :
« Arrête, arrête, ah ! je me pâme,
S'écrie-t-elle. Mon cher amant,
Que rien ne t'étonne.
(Il ne vient personne ?)
Je vais, dit-elle en bégayant,
Faire une enfant. »

Chansonnier français (1).

(1) Le *Chansonnier français* ou *Recueil de chansons, ariettes, vaudevilles et autres couplets choisis* (1760).

LE PETIT FRÈRE

Air de la *Boulangère.*

Qu'un jour de noce a d'agrément !
Bon Dieu ! quel jour prospère
Pour le papa, pour la maman,
La tante, la grand'mère !
Mais qui paraît le plus content ?
Ah ! c'est le petit frère,
Vraiment,
Ah ! c'est le petit frère.

Chez la mariée, au matin,
Une prudente mère
Lui doit du plus heureux destin
Confier le mystère.
La mariée, en soupirant,
Attend le petit frère,
Vraiment, etc.

Souvent, à ses jeunes parents,
La future bien chère
Leur donne de jolis présents
Qui savent toujours plaire.
Ses plus beaux dons, assurément,
Sont pour le petit frère,
Vraiment, etc.

A l'église on s'en va gaîment,
C'est là la grande affaire ;
On prononce le *oui* charmant,
Flambeau d'hymen éclaire.
Qui tient le poêle en ce moment ?
Ah ! c'est le petit frère,
Vraiment, etc.

Sans doute, au service divin
Il est bien nécessaire ;
Mais dans une noce, au festin,
Le jour, la nuit entière,
Le premier garçon, constamment,
C'est bien le petit frère,
Vraiment, etc.

Comme l'on n'a pas toujours faim,
On devient téméraire ;
On convoite un vol clandestin,
Certaine jarretière.
Qui fera ce vol sourdement ?
Ah ! c'est le petit frère,
Vraiment, etc.

Le petit frère est bon à voir,
Soumis, même en colère ;
Lorsqu'il a rempli son devoir
Et bien fait son affaire,

La bonne sœur plus tendrement
Chérit le petit frère,
Vraiment, etc.

Quand l'Amour va fermer les yeux
Pour un charmant mystère,
Je suis fâché d'être si vieux,
Car enfin de Glycère
Je voudrais bien en ce moment
Etre le petit frère,
Vraiment, etc.

DUCRAY-DUMINIL (1).

(1) François-Guillaume Ducray-Duminil, né à Paris en 1761, mort à Ville-d'Avray en 1819. Après un heureux début dans la chanson et le vaudeville, il remplaça l'abbé Aubert à la rédaction des *Petites Affiches* et fut, à ce qu'on croit, l'inventeur de la fameuse formule pour enregistrer les insuccès : « La pièce est d'un homme d'esprit qui, nous l'espérons, prendra bientôt sa revanche. » Arrêté le 3 janvier 1794, pour avoir laissé annoncer par son journal une vente en assignats démonétisés, il fut relâché au bout de quelques jours. Dès lors, il s'adonna uniquement à la confection de romans populaires qui ont été portés au théâtre et dont les plus connus sont *Victor ou l'enfant de la forêt* et *Cœlina ou l'enfant du mystère.*

LA FEUILLE A L'ENVERS

L'autre jour la jeune Lisette,
Aussi simple que son mouton,
Quoiqu'elle ait la mine coquette
Et le regard un peu fripon,
A son amant, simple comme elle
Et le plus sot de l'univers,
Disait : « Qu'est-ce que l'on appelle,
Berger, voir la feuille à l'envers ? »

Tout autre qu'un pareil jocrisse
Aurait saisi l'occasion
De montrer à cette novice
Ce qu'on entend par ce dicton.
Lui, pour y ruminer s'arrête
Et lui dit : « Sous ces arbres verts,
Tiens, comme moi lève la tête,
Tu verras la feuille à l'envers. »

Lisette, se sentant émue,
Lui dit : « Berger, reposons-nous. »
Et, sur le dos toute étendue,
Lançait les regards les plus doux.
« Quelle agréable solitude !
Que ces bosquets sont bien couverts !
Dit-elle, ah ! qu'en cette attitude
On voit bien la feuille à l'envers ! »

« Essayons ! » dit-il, à sa belle.
Et tout aussitôt le nigaud
Se met sur le dos auprès d'elle,
S'amuse à regarder en haut.
Amants, quand, près d'une bergère,
Tant de plaisirs vous sont offerts,
Vos yeux doivent voir la fougère
Et les siens la feuille à l'envers.

Chansonnier français (1).

(1) 1762.

L'INSTRUMENT

Air : *O gué lan la* (1).

Une jeune nonnette
En s'éveillant,
Du haut de sa chambrette
Vit, dans un champ,
Un garçon qui jouait gaîment
D'un bel instrument
Long comme cela...
O gué lan la
Lanlaire,
O gué lan la.

Se mit à la fenêtre,
Le regardant,
Puis d'un air très honnête
Va demandant :
« Beau garçon, dites franchement
Quel est l'instrument
Dont vous jouez-là ?
O gué lan la, etc.

(1) Vers le milieu du dix-huitième siècle, ce refrain eut une vogue extraordinaire dont on rencontre le témoignage dans tous les recueils de chansons publiés à cette époque. Voici, entre autres, une de celles qui parut, sans nom d'auteur, en 1762.

Vous jouez d'un air tendre
Qui me plaît tant !
Je voudrais bien l'apprendre
Tout promptement ;
Ce serait grand contentement
Pour tout le couvent
De savoir cela. »
O gué lan la, etc.

Regardant la pucelle
Fort tendrement
Et, la voyant si belle,
Dit en riant :
« Descendez, car mon instrument,
Quoi qu'il soit bien grand,
N'atteindra pas là. »
O gué lan la, etc.

Ne se fit point attendre,
Vint promptement.
D'abord il lui fit prendre
Son instrument.
Et joua si parfaitement,
Si gaillardement,
Dès ce moment-là...
O gué lan la, etc.

Cette leçon finie
Trop brusquement,
Notre nonne jolie
Dit doucement :

« J'en aurais joué plus longtemps. »
Puis elle fit tant
Qu'il recommença.
O gué lan la, etc.

Voyant quelqu'un paraître,
La pauvre enfant
Remercia son maître
En lui disant :
« N'oubliez donc pas le couvent.
Revenez souvent :
On étudiera. »
O gué lan la, etc.

LA FIANCÉE

— Ma fiancée, ô ma gentille Annette !
Bientôt l'hymen comblera tous nos vœux.
Huit jours encore !... à chaque instant j' répète :
Qu'il tarde à v'nir le moment d'être heureux !

— Tout ainsi qu' vous, ami Charle, j' désire
L'instant qui doit à jamais nous unir.
Le jour, la nuit, chaqu' fois que je respire,
Comm' vous j' répète : Ah ! qu'ça tarde à venir !

— Oui, nous ferons le plus joli ménage :
Tout nous promet d'embellir notr' destin.
En attendant, d'amour il m' faut un gage :
Laiss'-moi cueillir que'qu' fleurs de ton jardin.

— Bien volontiers ! Choisissez les plus belles,
Cell's dont l' parfum vous semblera l' plus doux.
— Je n' veux cueillir que deux roses nouvelles.
— Oh ! si c' n'est qu'ça, Charle, contentez-vous.

Eh quoi ! votr' main soulève ma col'rette !
— C'est pour cueillir les boutons de ton sein.
— Charle, écoutez : je n' suis prud' ni coquette ;
Mais je n' saurais permettre un tel larcin.

— A mon bonheur ainsi donc tu t'opposes ?
Moi qui t'aim' tant ! Annette, c' n'est pas bien.
— Si j' vous laissais cueillir ainsi mes roses,
L'jour d' not' mariage, il ne m' rest'rait plus rien.

Filles, suivez l'exemple utile et sage
Qu' la fiancée ici vient vous offrir.
Si vous voulez du bonheur en ménage
A vos amants, n' laissez pas tout cueillir.

BOUILLY (1).

(1) Jean-Nicolas Bouilly, né à la Couldraye, près de Tours, en 1763, mort à Paris en 1842. Reçu avocat au Parlement de Paris, il allait commencer son stage quand le Parlement se réfugia à Troyes. Il se lia avec Mirabeau et Barnave, et débuta dans la littérature dramatique par des livrets d'opéra-comique qui eurent du succès. En 1792, il alla administrer le département d'Indre-et-Loire. Rappelé à la chute de Robespierre, il fit partie de la Commission de l'instruction publique et fut un des principaux organisateurs des écoles primaires. Après un court passage au ministère de la police, il revint à la littérature dramatique, en particulier aux livrets d'opéra-comique qui lui valurent de grands succès : c'est de sa *Léonore* que s'est inspiré Beethoven pour écrire la partition de *Fidelio*. Dans les dernières années de sa vie, la nécessité d'apprendre l'orthographe à sa fille lui fit imaginer, en manière de dictées, des *Contes* dont le succès s'est maintenu. On l'a, par dérision pour sa sensiblerie, surnommé *le poète lacrymal*.

LA PETITE FILLE A LA NOCE

Air : *Une fille et un oiseau.*

LA PETITE FILLE TOUTE SEULE

Que l'hymen a de douceurs !
Disait à part soi Laurette,
Tout en faisant sa toilette
Pour la noce de sa sœur.
Ce n'est, dit-on, qu'une idole
Qui veut qu'un agneau s'immole
Afin qu'un oiseau s'envole...
Quand je l'aurai, Dieu merci,
Je lui donne ma volée,
Et me fais agneau d'emblée,
Pour que l'on m'immole aussi.

LA PETITE FILLE AU SALON

Maman, quel petit bouquet
Porte ma sœur sur sa tête,
Pour un si grand jour de fête !
— Il aura tout son effet ;
Cette fleur est un insigne
Qui, pour tous les yeux, désigne

Un fruit mûr, devenu digne
D'être par l'hymen cueilli.
— Eh bien, maman, je t'assure
Que je me crois assez mûre
Pour être cueillie aussi.

LA PETITE FILLE A L'ÉGLISE

Croissez et multipliez,
A dit à ma sœur Lucrèce
Cet abbé qui me confesse...
Eh ! quoi, maman, vous riez !...
— C'est d'une manière expresse
Dire : Croissez en adresse,
Multipliez en sagesse,
Pour plaire à votre mari...
— Mets-moi, de grâce, en ménage
Je serai sage à la rage
Pour multiplier ainsi.

LA PETITE FILLE DE RETOUR

Ah ! maman, quels regards doux
Sur ma sœur jette mon frère !
Dans ses bras comme il la serre !
Comme il presse ses genoux !
Sous la main qui le caresse,
Ce n'est point une faiblesse,
Vois-tu comme il se redresse ;

Donne-moi vite un mari.
Va, si Dieu lui prête vie,
Bien longtemps j'aurai l'envie
De le redresser ainsi.

LA PETITE FILLE AU DESSERT

Ma sœur rougit, à quoi bon ?
C'est de couroux : sous la table
J'aperçois le jeune Amable
Qui lui trousse son jupon.
— Il lui prend... selon l'usage,
Ce ruban, précieux gage
De son honneur, que partage
Tout garçon siégeant ici.
— Maman, l'exemple m'invite,
Et je vais grandir bien vite
Pour que l'on me prenne ainsi.

LA PETITE FILLE, *surprise à minuit par sa mère, regardant par le trou de la serrure de la chambre de sa sœur.*

Que vois-je sous les rideaux ?
— Ma fille, ils sont en prière !
— Mais ma sœur, vois donc, ma mère,
Est à genoux sur le dos.
— C'est l'ordre de la Genèse,
Femme doit, ne t'en déplaise,

Pour prier être à son aise.
— Ah ! Dieu ! que n'ai-je un mari !
Dût-on m'appeler bigote
Je voudrais être dévote,
Pour prier toujours ainsi.

LA PETITE FILLE *allait partir, un soupir lui fait donner un coup d'œil à travers la serrure et prêter une oreille attentive.*

Maman, vois-les donc tous deux,
Avec quelle ardeur ils prient !
Les entends-tu qui s'écrient :
« Mon amour... je vois... les... cieux ! »
— Ils font, la chose est notoire,
Comme un acte méritoire,
L'oraison jaculatoire
Qu'en mon temps j'ai faite aussi.
— Que je serai fortunée,
Quand, pendant toute l'année,
Je verrai le ciel ainsi.

LÉGER (1).

(1) François-Pierre-Auguste Léger, né à Bernay en 1766, mort à Paris en 1823. D'abord abbé, puis précepteur, il s'engagea, au début de la Révolution, dans la troupe du Vaudeville. Il suivit Piis quand celui-ci fonda le Théâtre des Troubadours et il écrivit le spectacle d'ouverture de cette scène. L'insuccès de l'entreprise le dégoûta du métier d'acteur et le décida à ne plus s'occuper que de composition dramatique. C'est dans une de ses pièces, l'*Orphelin et le Curé* (1790), que l'on vit pour la première fois le costume ecclésiastique sur les planches.

ADÈLE ET LUCAS

Air breton.

Rien n'était si joli qu'Adèle,
Qui, grâce à Lucas,
Arrivait à grands pas
A l'âge où l'amour dit tout bas :
Amusez-vous,
Belle aux yeux doux,
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle ;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

Un jour Lucas surprit Adèle
Au fond d'un p'tit bois
Où l' drôle, en tapinois,
Lui chanta pour la premièr' fois :
Amusez-vous, etc.

Ce r'frain amusa tant Adèle
Qu'avant de s' quitter,
Sans pouvoir s'arrêter,
Elle et Lucas n' firent qu' chanter :
Amusez-vous, etc.

Mais un soir qu' sur l'herbe nouvelle
Adèl' chantait ça,
Un gros loup la croqua...
Fillett's, d'après cett' leçon-là,
Méfiez-vous
D' ce r'frain si doux :
Amusez-vous, etc.

DÉSAUGIERS (1).

(1) Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers, né à Fréjus (Provence) le 17 novembre 1772, mort à Paris le 9 août 1827. Après de solides études au collège Mazarin, où il eut pour professeur de réthorique le célèbre critique dramatique Geoffroy, il faillit entrer dans les ordres et séjourna même quelques semaines au séminaire ; il en sortit pour faire jouer sa première pièce, le *Médecin malgré lui* arrangé en opéra-comique, dont son père écrivit la musique. Ce fut son premier succès : il n'avait pas dix-neuf ans. Effrayé par la Révolution, il crut trouver la tranquillité en se réfugiant chez une de ses sœurs, à Saint-Domingue. C'était jouer de malheur : l'insurrection y commençait. Il prit les armes comme tout le monde, fut fait prisonnier et faillit être fusillé. On se contenta de le jeter en prison. Il s'échappa et fut recueilli à bord d'un navire anglais en partance pour les Etats-Unis. Il tomba gravement malade à bord ; on y crut qu'il avait la fièvre jaune et, de peur de la contagion, on le débarqua presque sans ressources sur la côte, près de New-York. Il y fut recueilli par une femme qui le soigna avec dévouement et le guérit. Après un court séjour à Philadelphie, où il donna pour vivre des leçons de clavecin, il revint en France en 1797 et s'adonna tout entier au théâtre où il fit représenter, seul ou en collaboration, plus de cent vingt pièces dont quelques-unes (citons, entre autres, le *Dîner de Madelon*) obtinrent le succès le plus franc. En 1808, le libraire Capelle ayant ressuscité le *Caveau*, sous la présidence de Laujon, fit appel à Désaugiers,

LE LOUP N'EST PAS SI MÉCHANT

Air auvergnat du vaudeville : *Il arrive.*

Vous vous souv'nez d' la pauvre Adèle
Qui chantait tant le r'frain d' Lucas ?
Quoiqu'un loup eût croqué la belle,
Vous saurez qu'ell' n'en mourut pas ;
Et partout,
En se gaussant d'elle,
On disait : Mam'selle
A donc vu le loup !
Mais c'tapendant,
En gaussant d'la sorte,
Chaque fille au champ
S'en allait chantant :
Drès qu'Adèle n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

qui en devint bientôt le président à son tour. Ce fut lui qui découvrit, et produisit dans le monde littéraire Béranger, dont il avait deviné le talent. Désigné par Barré pour lui succéder à la tête du Vaudeville, il en prit la direction en 1815 et en 1825 et ramena la faveur du public à cette scène un peu délaissée. C'est alors que sa santé s'altéra. On crut le guérir en l'opérant de la pierre : il ne put résister à l'opération et mourut stoïquement. — Il est l'auteur de la chanson populaire : *Quand on est mort, c'est pour longtemps*, et le créateur de deux types popularisés par ses chansons ou ses vaudevilles : *M. Dumollet* et *M. Vautour*. On l'a surnommé l'*Anacréon français*.

Par la curiosité piquée,
Suzon, un soir, en tapinois,
Au risque de se voir croquée,
Va trouver l' loup au fond du bois.
Pour Suzon
Ce croqueur de filles,
C't émoi des familles,
Fut un vrai mouton...
V'là qu' l'évén'ment
Dans l' pays s' rapporte,
Claudine l'entend
Et s' dit en souriant :
Drès qu'Suzon n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

L'lend'main Claudin', en p'tit' bavarde,
S'en va criant dans tout l'canton
Que l' loup dont tout le monde s' garde
N'est autre chose qu'un mouton.
V'là qu' sur c' mot
Thérèse, Jeannette
Victoire, Fanchette,
Javotte, Margot,
Au bois vit'ment
Courent sans escorte
Et le soir gaîment
Revienn'nt en chantant :
Drès qu' pas un' n'en est morte
L' loup n'est pas si méchant.

Au bout d' queuqu's jours, vite et pour cause,
Fallut marier tous ces minois ;
D'autres minois, plus frais qu' la rose,
Vinrent au monde au bout d' queuqu's mois;
Et par nous
Chaqu' fillette instruite,
Loin d' prendre la fuite
Quand on parle d' loups,
Dit tout bonn'ment,
Sitôt qu'on l'exhorte
A fuir sagement :
Drès qu' maman n'est pas morte,
L' loup n'est pas si méchant.

DÉSAUGIERS.

COUPLETS A UNE JEUNE MARIÉE

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Sophie, au gré de nos désirs
L'hymen va couronner ta tête ;
Nouveaux devoirs, nouveaux plaisirs,
Voilà ce que ce dieu t'apprête.
Pour toi tout change ; et dès demain,
Par une douce expérience,
Tu diras : du soir au matin,
Ah ! bon Dieu ! quelle différence !

Aujourd'hui ton heureux époux,
Brûlant et d'amour et d'ivresse,
N'aspire qu'à l'instant si doux
Qui doit te prouver sa tendresse.
Ah ! puisses-tu, de ses serments
Regrettant la vive éloquence,
Ne pas dire dans quelque temps :
Ah ! bon Dieu ! quelle différence !

Unis par l'âge et par le cœur
Que peut-il vous manquer encore ?
L'âge fuit, c'est un grand malheur,
Mais le cœur reste à son aurore.
Vieux, on s'aime toujours autant,
Soit habitude, soit constance ;
On se le prouve moins souvent,
Voilà toute la différence.

DÉSAUGIERS.

ET CŒTERA PANTOUFLE

Air : *Pauvre garçon tailleur.*

Pour séduire un tendron
Bien blanc, bien frais, bien rond,
Le barbon qui s'essouffle
Près de c' minois lutin
Perd son temps, son latin,
Et cœtera... pantoufle !

Si toujours, dans ce cas,
La poulett' n'avait pas
Queuqu' renard qui la soufle,
All' risqu'rait en honneur
D' garder longtemps son cœur,
Et cœtera... pantoufle !

Moi, qui suis un luron,
Que j' trouv' pareil tendron,
Et j' veux être un maroufle
Si l'enfant n'a drès d'main
Mon bien, mon cœur, ma main,
Et cœtera... pantoufle !

DÉSAUGIERS.

IL EST TROP TARD

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Six heur's sonnaient à l'horloge
Du grand clocher de Fécamp,
Claire en tapinois déloge
Pour joindre Gros-Pierre au champ.
Drès qu'il l'aperçoit, Gros-Pierre
Lui dit : « Viens-t'en à l'écart...
— Quèqu' tu m' veux donc ? lui dit Claire.
— Dépêch'-toi, car il s' fait tard. »

Sous un frais bocage d' roses
Ils allèrent tous deux s'asseoir,
Et Gros-Pierre dit tant d' choses
Qu'il ne s'arrêta que l' soir.
Mais aux contes du compère
Claire avait si bien pris part
Qu'elle lui dit : « Ah ! Gros-Pierre,
Parle encore, il n'est pas tard.

— Mais j' n'ons pus rien à te dire,
R'part Gros-Pierre en s'endormant.
— Eh bien, r'commence pour rire
C'que tu m'disais dans l'moment. »
Il r'commence pour lui plaire...
Mais v'là l' coup d' minuit qui part :
« Parle toujours, lui dit Claire,
Je n' rentr' plus, il est trop tard. »

L' soupçon chez la mèr' s'éveille,
Ell' craint que c't enfant si cher
Ne vienne à prêter l'oreille
A queuque propos en l'air :
« Clair', dit-ell', sur ton passage
S'il s' présent' quelque égrillard,
Ai' surtout grand soin d'êt' sage...
— Ah ! ma mère, il est trop tard. »

DÉSAUGIERS.

VOILA COMMENT L'ESPRIT VIENT

Air : *C'est la petite Thérèse.*

Ne v'là pas deux mois encore
Qu' j'étais sott' comm' je n' sais quoi.
On m'app'lait p'tite pécore,
Et tout chacun s'moquait d'moi.
J' leur répondais en colère :
Est-c' que l'esprit pouss' comm' ça ?
Gn'y a temps pour tout : laissez faire...
P'tit à p'tit, j' sens qu'ça m' viendra.

Chez nous, l'autr' jour, sans qu' j'y pense,
Benjamin arrive, et v'là
Qu' tout en badinant il m' lance
R'gards par-ci, p'tits mots par-là :
Ma têt' brûle, mon sang s' fige,
Qu'est-c'qu'c'est donc que c'mal qui m'tient?
Si c'est d' l'esprit, mon Dieu, m' dis-je,
Qu' ça fait mal quand ça vous vient !...

D'puis c' moment, ma p'tit' cervelle
A d'mi-mot sait tout saisir.
J' veux toujours paraîtr' plus belle ;
Vrai, je m' forme à fair' plaisir.
Plus j'avance, plus je trouve
Queuq' chose en moi d'inconnu...
Je n' sais pas trop c' que j'éprouve,
Mais j' sens ben qu' l'esprit m'est v'nu.

DÉSAUGIERS.

LE COUP DU MILIEU

Air : *In vino veritas.*

Nos bons aïeux aimaient à boire,
Que pouvons-nous faire de mieux ?
Versez, versez ! je me fais gloire
De ressembler à mes aïeux !
Entre le Chablis que j'honore
Et l'Aï dont je fais mon dieu,
Savez-vous ce que j'aime encore ?
C'est le petit coup du milieu.

Je bois quand je me mets à table
Et le vin m'ouvre l'appétit ;
Bientôt ce nectar délectable,
Au dessert, m'ouvrira l'esprit.
Si tu veux combler mon ivresse,
Viens, Amour, viens, espiègle dieu,
Pour trinquer avec ma maîtresse,
M'apprêter le coup du milieu.

Ce coup, mes très chers camarades,
A pris naissance dans les cieux ;
Les dieux buvaient force rasades,
Buvaient enfin comme des dieux.

Les déesses, femmes discrètes,
Ne prenaient point goût à ce jeu.
Vénus, pour les mettre en goguettes,
Proposa le coup du milieu.

Aussitôt cet aimable usage
Par l'Amour nous fut apporté ;
Chez nous son premier avantage
Fut d'apprivoiser la beauté.
Le sexe, à Bacchus moins rebelle,
Lui rend hommage en temps et lieu
Et l'on ne voit pas une belle
Refuser le coup du milieu.

Buvons à la paix, à la gloire !
Ce plaisir nous est bien permis ;
Doublons les rasades pour boire
A la santé de nos amis !
De Momus disciples fidèles,
Buvons à Panard, à Chaulieu ;
Mais pour la santé de nos belles,
Réservons le coup du milieu.

ARMAND GOUFFÉ (1).

(1) Armand Gouffé de Beauregard, né à Paris en 1775, mort à Beaune (Côte-d'Or) en 1845. Ayant fait d'excellentes études au collège d'Harcourt, il entra, sous le Directoire, au ministère des finances où il devint sous-chef de bureau. Il s'affilia, en 1796, à la société gastronomique des *Dîners du Vaudeville* d'où devait naître le *Caveau* moderne. — Il est l'auteur de la chanson populaire : *Plus on est de fous plus on rit.*

LES CARESSES

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Et pour les cœurs et pour les sens
Une caresse est toujours chère ;
C'est le plus heureux des présents
Que le ciel avait pu nous faire.
Les caresses doivent charmer
Tout être fait pour la tendresse :
Pourrions-nous ne pas les aimer !
Nous naissons tous d'une caresse.

Au sein d'un plaisir enchanteur,
Même quand la bouche est muette,
Pour doubler le prix du bonheur
Le plaisir veut un interprète :
Ah ! lorsque l'on sait bien aimer,
Plus éloquente en son ivresse,
Bouche qui ne peut s'exprimer
Nous dit tout par une caresse.

Ah ! combien j'aime à caresser
Une taille fine et jolie !
Combien ma bouche aime à presser
Le cou, le sein de ma Délie !

Vers son cœur que j'aime à pencher !
Des sens veut-on doubler l'ivresse ?
C'est dans le cœur qu'il faut chercher
Tout le charme d'une caresse.

Une caresse a mille attraits ;
Mais la rose cache une épine :
Quelquefois des plus doux bienfaits
On pare ceux qu'on assassine.
Oui, d'une caresse à son tour
La douceur est souvent traîtresse :
Car le serpent, comme l'amour,
Naît de la plus douce caresse.

DUPATY (1).

(1) Louis-Emmanuel-Félicité-Charles Mercier Dupaty, né à Blanquefort (Gironde) en 1775, mort en 1851. C'est le frère du statuaire et le fils du célèbre magistrat communément appelé le *président Dupaty*. Il assista, comme marin, au combat dans lequel périt le vaisseau le *Vengeur*, fut quelque temps ingénieur hydrographe et ne tarda pas à s'abandonner à son penchant pour le théâtre. Il débuta, en 1802, par un petit opéra-comique, les *Valets dans l'antichambre*, qui était une critique assez mordante des adulateurs de Bonaparte. Cela lui valut un petit emprisonnement et l'interdiction de sa pièce. Sous la Restauration, il se fit journaliste et écrivit avec succès dans la *Minerve*. L'Académie française l'accueillit en 1835.

ÉLOGE DU FRÈRE BONAVENTURE

Air de *Joconde*.

Ne disputons pas des couleurs,
Des goûts ni de l'usage :
Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs
On n'en est pas plus sage ;
Florence a certaine façon
Dont la France murmure ;
Pour moi, je n'aime que le confrère Bonaventure.

D'abord, je l'ai connu petit :
Qu'alors il était drôle !
On jugeait à son appétit
Qu'il jouerait un grand rôle.
On vous le bourrait de bonbons,
Sans règle ni mesure ;
Cela fit souvent mal au confrère Bonaventure.

Il est ami du genre humain,
Nul n'est plus charitable ;
On dit qu'il s'est fait capucin
Pour être secourable ;
Si le flambeau de Cupidon
Vous fait quelque blessure,
Chacun vous dira: « Vite, au confrère Bonaventure! »

Je ne sais pourquoi bien des gens
Blâment son ordinaire ;
Il a pour la chair en tout temps
Dispense du Saint-Père ;
Par délicatesse ou par ton,
Mainte triste figure
Demeure à la porte du confrère Bonaventure.

Félicitons, petits et grands,
Cent fois ce vénérable ;
Jamais il n'aura mal aux dents, —
C'est chose indubitable, —
Pour une assez bonne raison :
L'auteur de la nature
A refusé des dents au confrère Bonaventure.

Il a quelques défauts pourtant,
Je n'en fais point mystère ;
Il tette encore et fait l'enfant,
Grand comme père et mère ;
Et quoi qu'il soit sans dents, dit-on,
Bien des gens, je vous jure,
Ont été mordus par le confrère Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit,
Malgré les apparences ;
Nul ne possède mieux le droit,
C'est un puits de science ;
Il m'inspire cette chanson

D'où l'on peut bien conclure
Que je raisonne comme un confrère Bonaventure (1).

(1) Quelle que puisse être la répugnance qu'on ait à aller des chansons galantes, voire gaillardes, aux chansons licencieuses et même graveleuses, il était bien difficile de ne pas citer ici quelqu'un des vaudevilles chantés couramment au dix-huitième siècle, sur tous ces théâtres privés, — « clandestins », comme on les a appelés, — qui furent de véritables écoles de libertinage. Parmi ceux-ci, le plus célèbre est demeuré le théâtre de la Guimard, surtout à l'époque où elle fut entretenue par le maréchal de Soubise. Nous avons choisi, parmi les chansons qui furent chantées là, et que Métra appelait justement « d'assez plates polissonneries », un des vaudevilles les plus caractéristiques — il y a pire ! — qu'ait recueillis la *Correspondance secrète politique et littéraire* (19 mars 1776). Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ces spectacles n'étaient pas seulement donnés sur les théâtres « privés ». Aux fêtes que le comte de Provence fit célébrer à Brunoy, en 1780, *devant le roi et la cour,* on joua l'*Amant statue* de Desfontaines, dont plusieurs scènes étaient si graveleuses que « les comédiens, rougissant eux-mêmes des rôles qu'on leur faisait jouer, ont déclaré qu'ils n'oseraient jamais le faire sans les ordres du monarque ». Si l'on en croit un annaliste du temps, cette comédie était en effet « si libre qu'il fallut envoyer chercher au dehors une nouvelle provision d'éventails ». Plus tard, quand cette même pièce fut représentée au Théâtre-Français, on dut, a-t-on expliqué, « supprimer ce qu'il y a de trop fort dans les gravelures qui, *excellentes dans un spectacle particulier,* ne peuvent se tolérer dans un spectacle public ». (Cf Armand Brette, *Propos du Siècle.* Maison des Publications littéraires et politiques, édit.). — Et voilà qui suffira à démontrer que la licence n'est pas née d'hier et que ce n'est pas uniquement aux cafés-concerts que nous devons les chansons égrillardes jusqu'à l'ordure.

LA BACCHANTE

Air : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Cher amant, je cède à tes désirs :
De champagne enivre Julie,
Inventons, s'il se peut, des plaisirs ;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison ;
Mais surtout bois à ta maîtresse :
Je rougirais de mon ivresse
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser :
Dieux ! baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes ?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.

Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah ! je sens redoubler mon être !
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;
Mais, hélas ! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

BÉRANGER (1).

(1) Pierre-Jean de Béranger de Mersix, né à Paris le 19 août 1780, mort dans la même ville le 16 juillet 1857. Son enfance s'écoula d'abord en Bourgogne ; puis, à partir de 1789, dans une petite pension du faubourg Saint-Antoine, sur le toit de laquelle il assista à la prise de la Bastille ; enfin, à Péronne, chez une de ses tantes aubergistes qui eut pitié de lui et lui fit apprendre à lire, à écrire et à compter. Peu après, un ancien député à la Législative, Ballue de Bellanglise, ayant fondé à Péronne des écoles primaires gratuites, c'est là qu'il fit des études rudimentaires. Tour à tour, il fut dès lors apprenti imprimeur, commis chez son père, qui s'occupait pour l'instant d'opérations de banque (il ne tint même qu'à lui d'être aussi établi à son compte), et commis de cabinet de lecture, rue Saint-Nicaise, où il faillit périr dans l'explosion de la machine infernale. C'est de cette époque que datent ses premiers essais qu'encouragea Lucien Bonaparte. Mais la fortune ne lui souriait guère. A vingt-cinq ans, il n'avait encore d'autres moyens d'existence qu'un modeste emploi chez le peintre Landon, qui lui confia la rédaction de son *Musée*, catalogue illustré du

LE BEDEAU

Air : *Sens devant derrière, sens dessus dessous.*

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Louvre. Enfin, Arnault lui fit obtenir une place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université. Cependant, au cours de ces années de misères, il avait entassé rimes sur rimes, avait voulu tâter du théâtre, esquissé une comédie en vers (les *Hermaphrodites*), commencé un poème épique (*Clovis*), une idylle en quatre chants (le *Pélerinage*) manifestement due à l'influence de Chateaubriand. C'est alors que Désaugiers le présenta au *Caveau* (1813) et que le succès très franc du *Roi d'Yvetot* imposa son nom à la foule. Ce n'est cependant que deux ans plus tard qu'il se risqua à publier son premier recueil de chansons (1810), lequel fut très favorablement accueilli. Le second recueil (1821) lui fit perdre sa place et lui valut, malgré une étincelante plaidoirie de Dupin, une condamnation à trois mois de prison et cinq cents francs d'amende pour atteinte à la

Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit, etc.

morale religieuse et offense envers le roi Louis XVIII. Cette rigueur réussit simplement à le faire incarner, aux yeux du peuple, l'opposition libérale qui fit un succès triomphal à son troisième recueil de chansons (1825). Le quatrième (1828) lui valut une nouvelle condamnation, cette fois à dix mille francs d'amende et à neuf mois de prison, pour de nouveaux outrages à la religion et des attaques contre le roi Charles X. En exploitant le souvenir de ces persécutions, il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir de la monarchie constitutionnelle tous les honneurs qu'il eût voulus et les emplois les plus brillants. Tout au contraire, il refusa la croix et s'éloigna de Paris. La faveur populaire l'y rappela en 1848 où il fut, malgré ses protestations, envoyé à la Constituante. Il démissionna dès les premier jours, malgré les objurgations les plus pressantes, et regagna sa petite retraite. Le retour de l'Empire ne réussit pas à le faire sortir de sa réserve : il repoussa plus dédaigneusement que jamais tous les honneurs et refusa, comme avait fait Désaugiers, le fauteuil que lui offrait l'Académie. Cependant, la diminution de ses revenus, due surtout à son inépuisable charité, l'obligèrent à rentrer à Paris où il fut, jusqu'à ses derniers jours, l'objet d'un véritable culte populaire. Sa mort fut un véritable deuil public et ses obsèques donnèrent lieu à une inoubliable manifestation. — Son nom reste attaché à la création de types immortels tels que *Lisette*, *Roger Bontemps* ou le *Marquis de Carabas*. Les chansons de lui qui sont devenues populaires ne se comptent plus. Enfin les principaux personnages de ses chansons, comme lui-même, ont inspiré de nombreuses pièces de théâtre.

Notre suisse, allongez le pas ;
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait !
Mais, maudit soit, etc.

Curé, songez à la Saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu !
On passa presque l'Evangile.
En faveur de votre bedeau
Sautez la moitié du *Credo*.
Mais, maudit soit, etc.

BÉRANGER.

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE

Demain engagez votre foi ;
A l'église allez sans scrupule.
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.
Des roses qui naissaient pour lui
La dîme à tort me fut payée ;
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ;
Mais par vous la Vierge est priée.
Allez, on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure.
La jarretière, pensez-y !
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient ; vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain, l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé ce mari !
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu ! quel fol espoir m'a souri
Quand pour lui l'autel se décore !

Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.

BÉRANGER.

LA CHATTE

Air : *La petite Cendrillon.*

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse ?
Entends-tu quelque souris ?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou ! Que veut minette ?
Mia-mia-ou ! C'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou ! Etc.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler ;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou ?
Mia-mia-ou ! Etc.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! Etc.

Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou ! que ma minette
Mia-mia-ou ! trouve un matou.

BÉRANGER.

LE CONTRAT DE MARIAGE

(IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU)

Air : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

« Sire, de grâce, écoutez-moi ! »
(Le prince courait chez sa dame.)
« Sire, vous êtes un grand roi ;
Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
Ce fou qui m'arrête au passage.
— Ah ! sire, vous avez signé
Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
« Gardes, je défends qu'on l'assomme.
Vilain, dit-il, explique-toi.
— Sire, j'ai fait le gentilhomme.
J'acquis d'un argent bien gagné
Château, blason, titre, équipage ;
Et, sire, vous avez signé
Mon contrat de mariage.

J'ai pris femme noble aux doux yeux,
Aux mains blanches, au cou de cygne.
Son père a dit : « Par mes ayeux,
« Mon gendre, il faut que le roi signe. »

Votre nom fut accompagné
D'un pâté de mauvais présage,
Sire, quand vous avez signé
Mon contrat de mariage.

J'étais en habit de gala,
Sire ; et, pour abréger l'histoire,
Rappelez-vous que ce jour-là
Un beau page tint l'écritoire.
Ma femme ici l'avait lorgné.
Hier, je l'ai surpris... Quel outrage
Pour vous dont la plume a signé
Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
Que pour guérir les écrouelles.
Un diable, cornard effronté,
Vilains, ici guette vos belles.
Sur les rois même il a régné
Et met un sceau de vasselage
A tous les gens dont j'ai signé
Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci,
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

BÉRANGER.

LA MARRAINE

Air de la *Boulangère*.

Marraine, qui nous instruisez,
Dès l'moment où nous sommes,
Rien qu'à l'tenir vous qui prisez
L'cœur de messieurs les hommes ;
J'suis en âg' d'avoir un amant :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Comment,
Comment qu'y faut qu'je l'prenne ?

J'vois deux morveux qui m'font la cour
Se frotter à ma jupe ;
L'un a l'nez long, l'autre a l'nez court,
Et c'est là c'qui m'occupe ;
Ces deux morveux sont bien tournés :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-ce au nez,
Au nez qu'y faut qu'je l'prenne ?

L'un est un roux, dur et sournois,
Tout frais v'nu d'sa province,
Qui n'me fait rien qu'en tapinois,
Qui m'chatouille et qui m'pince ;

Dur comme il est, c'est un homm' sûr :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le dur,
Le dur qu'y faut que j'prenne ?

L'autre est un brun, bien dru, bien droit,
Plein d'esprit et d'bravoure ;
Otez-lui la main d'un endroit,
Dans un autre il la fourre ;
Dru comme il est, j'aurais d'son cru :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le dru,
Le dru qu'y faut que j'prenne ?

L'un n'est pas plus haut que cela,
Mais il n'lui faut pas d'aide ;
Quand je l'tiens dans ces cinq doigts-là,
Jarni ! comme il est raide !
Tout p'tit qu'il est, ça m'divertit :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le p'tit,
Le p'tit qu'y faut que j'prenne ?

L'autre est si gros que je n'crois point
Que par ma porte il passe ;
Mais rien n'lui sied comme l'embonpoint,
Car jamais y n'se lasse ;
Gros comme il est, ça n'a pas d'os :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est'c' le gros,
Le gros qu'y faut que j'prenne ?

Le choix vous semble embarrassant,
J'en juge à vot' silence ;
Vot' filleule a l'cœur innocent !
C'est c'qui fait qu'ell' balance.
Pour n'pas fair' de choix hasardeux,
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' les deux
Les deux qu'y faut que j'prenne ?

Attribuée à BÉRANGER.

LES BAISERS

Air du *Baiser au porteur*.

Hier, je pinçais de la guitare.
Mon cousin admirait ma main ;
Pour la baiser il s'en empare ;
Moi, je la retire soudain.
En fille sage et bien apprise,
J'ai toujours cet avis présent,
Qu'il faut, de peur d'une surprise,
Savoir se retirer avant.

Mon cousin fit un peu la moue ;
Puis, en se levant brusquement,
Il m'appliqua sur chaque joue
Deux baisers un peu lestement.
Je fis semblant d'être sévère
Et, sachant à propos rougir,
Je lui montrai de la colère
Afin de cacher mon plaisir.

On eût dit, à mon air farouche,
Que rien ne pouvait m'apaiser,
Lorsqu'Armand me ferme la bouche
En la couvrant d'un long baiser.

C'est bien à tort que l'on répète
Que notre sexe aime à jaser ;
Je resterais cent ans muette
Au prix d'un semblable baiser.

En jouant, mon fichu s'envole,
Et mon cousin, fort peu décent,
Reste tout debout et se colle
Sur deux jumeaux qui n'ont qu'un an.
De mon corps une douce flamme
Embrasa le plus petit coin ;
Je n'aurais pas cru, sur mon âme,
Qu'un baiser pût aller si loin.

Le soir, vêtue à la légère,
Et quoiqu'il fît un peu de vent,
Je m'endormis sur la fougère ;
J'y fus surprise par Armand.
Hélas ! dans ce lieu solitaire,
Le fripon, en déterminé,
Me donne un baiser où mon père
Ne m'en avait jamais donné.

Pour échapper au téméraire,
Le lendemain, dans le vallon,
Je dormis les yeux, contre terre,
Et les deux mains dessus mon front.

Je ris en le voyant paraître
Et je crus son espoir déçu...
Il s'approche, il me prend, le traître !...
Par bonheur, je n'en ai rien vu.

ROUGEMONT (1).

(1) Michel-Nicolas Balisson, baron de Rougemont, né à La Rochelle le 7 février 1781, mort à Paris le 16 juillet 1840. Ayant perdu son père en 1797, il servit quelque temps dans la marine, puis combattit dans l'armée vendéenne en qualité d'officier d'ordonnance du marquis de Grignon et du comte de Suzannet. Venu à Paris en 1800, il y embrassa les idées libérales, fit du journalisme et surtout du théâtre. Décoré de la Légion d'honneur en 1826, membre du *Caveau* et de la société des *Soupers de Momus*, il a, seul ou en collaboration, signé près de deux cents pièces de théâtre dont la plupart ont eu du succès et parmi lesquelles il suffira de citer le *Sultan Misapouf ou l'ours du sérail*, dont Scribe a tiré plus tard l'*Ours et le pacha*.

LES PETITS PIEDS DE LISE

Air : *Suzon sortait de son village.*

Qu'un autre chante de Délie
Le corsage et la blanche main,
Le bras ou la jambe arrondie,
Les beaux yeux, la bouche ou le sein ;
Je veux chanter
Et répéter
Qu'avec ses pieds Lise a fait ma conquête :
Ses pieds jolis
Sont si petits
Qu'il m'est permis
Je crois d'en être épris.
Que de tourments l'amour m'apprête !
Depuis le jour qu'il me blessa,
Lise, avec ces petits pieds-là
Vous trottez dans ma tête.

Rempli du feu qui me dévore,
Souvent je cherche à vous saisir ;
Mais ces petits pieds que j'adore
Vous servent, hélas ! à me fuir.
Sans nul égard,
Quand par hasard
J'ose exprimer mon ivresse sincère,

Vous refusez,
Vous m'opposez
Mille raisons
Et d'ennuyeux sermons.
Ah ! Lise, malgré votre mère,
Le tendre amour qui vous forma
Vous a fait ces petits pieds-là
Pour marcher à Cythère.

Quand le réveil de la nature
S'embellit des jours du printemps,
Seule sur l'humide verdure
Vous parcourez les bois, les champs ;
Dans un taillis
Je me blottis,
Brillant d'espoir, mon œil charmé vous guette ;
J'attends tout bas
Quelque faux pas ;
Mais, vains projets !
Vous ne tombez jamais.
Et pourtant, cruelle fillette,
Le plaisir qui vous anima
Vous a fait ces petits pieds-là
Pour glisser sur l'herbette.

Quand je vous trouve trop agile
A fuir les amoureux dangers,
Je puis vous nommer comme Achille :
Divine Lise aux pieds légers.

Mais si toujours
Pour les amours
Vous nourrissez cette austère rudesse,
Le temps jaloux,
Dans son courroux,
Pour me venger
Saura vous outrager !
Vous brillez d'attraits, de jeunesse ;
Mais, un jour, tout se flétrira :
Lise, avec ces petits pieds-là,
On court à la vieillesse.

MONPERLIER (1).

(1) Jean-Antoine-Marie Monperlier, né à Lyon en 1788, mort à Paris en 1819. Tandis qu'il étudiait le dessin industriel dans une fabrique lyonnaise, il publia un recueil de vers (1811) et fit représenter quelques œuvres dramatiques qui furent accueillies favorablement. Cela l'incita à venir à Paris où, après avoir fait jouer, sans s'enrichir, une vingtaine de pièces, il mourut à trente et un ans à peine, épuisé par le travail.

THOMAS ET LISETTE

Air : *Mon père était pot.*

Piron plus gai que délicat,
Sans nul préliminaire,
Dit partout qu'un chat est un chat.
Moi, je suis plus sévère.
Souvent un seul mot
En dit beaucoup trop ;
Mais qu'un gaze fine,
Sans cacher les traits,
Voile les portraits,
Le reste se devine.

Lisette aimait le beau Thomas,
La chose est naturelle.
Thomas était joli garçon,
I' avait su lui plaire ;
Mais, sages tous deux,
Chacun sent fort bien
Que, chez leurs pèr's et mères,
Ils ne pouvaient pas,
Par rapport aux mœurs...
Le reste se devine.

Cependant, suivez-bien le fil
De cette triste histoire.
Thomas, revenant du hameau,
Aux champs surprit Lisette.
Soudain, chapeau bas
Et fort poliment,
Il lui tint ce langage :
« M'aimes-tu toujours ? »
Lisette dit : « Oui. »
Le reste se devine.

Ils avaient fort longtemps bavardé
Sur la verte fougère
Et l'eau qui tomba par torrents
Les surprit dans la plaine.
Lors, pour mieux courir,
Lisette troussa
Ses jupons et sa robe ;
Puis, prenant la main
De l'heureux berger,
Le reste se devine.

Il n'était pas encor très tard,
Ce qui fut bientôt cause
Que, lorsque la belle rentra,
Ses parents l'aperçurent.
Las ! en quel état
L'amoureux Thomas
Avait-il mis la belle !
Son œil était vif,

Son cœur était gros,
Le reste se devine.

Après avoir examiné
La tremblante bergère,
Sa mère lui dit : « Se peut-il ?
Il n'est donc plus de doute ?
Vos bas sont salis,
Vos jupons fripés,
Votre marche est gênée,
Vos yeux sont brillants,
Votre dos est vert...
Le reste se devine. »

La fillette allait s'excuser
Quand le père, en colère,
Se lève de contre le feu
Et dit, cassant sa pipe :
« Ah ! je n'y tiens plus.
C'est un peu trop fort !
Sors d'ici, malheureuse. »
Puis, armant son bras
D'un manche à balai,
Le reste se devine.

Sans se le faire répéter,
La tremblante bergère,
Au troisième coup de balai,
S'enfuit à toutes jambes.
Dans son désespoir,

Passant sur un pont,
Elle eut assez de force
Pour prier le ciel ;
Et, du parapet,...
Le reste se devine.

Dieu l'écouta probablement
Puisque, par un miracle,
Thomas se trouvait près du pont
Qui pêchait à la ligne.
La voyant tomber,
Plus prompt que l'éclair,
Il se jette et fend l'onde,
Saisit son jupon
Et, par ce moyen,...
Le reste se devine.

Les parents sentirent alors
Qu'à moins d'être fort bêtes
Ils devaient unir les amants
Si bien faits l'un pour l'autre.
Bientôt le curé
Les unit tous deux
Et, la noce étant faite,
Les nouveaux époux
Furent se coucher...
Le reste se devine.

Amis, si vous êtes contents
De cette chansonnette,

Si vous vous êtes attendris
Sur cet amoureux couple,
Prouvez-le gaîment
Et qu'ici, ce soir,
Retroussant tous vos manches,
De suite et d'accord,
Elevant vos bras...
Le reste se devine (1).

TOURNEMINE (2).

(1) Nous avons tenu à reproduire, à titre de curiosité sinon d'exemple, une de ces chansons que les membres des dîners du Vaudeville ou du *Caveau* improvisaient à table en quelques minutes.

(2) Pierre Tournemine, né vers 1790, mort à Paris en 1846. Il fut directeur de l'Ambigu-Comique en 1829 et 1830, puis du petit théâtre Bobino depuis 1842 jusqu'à sa mort. Membre du *Caveau*, il a, seul ou en collaboration, fait représenter de nombreuses pièces de théâtre, mais surtout des mélodrames dont quelques-uns obtinrent un grand succès.

LA COUSINE STUDIEUSE

Air du *Carnaval* de Béranger.

Ils sont enfin terminés vos voyages !
Mon cher cousin, vous voici de retour ;
Vous connaissez bien des mœurs, des usages,
Vous m'apprendrez tout cela tour à tour ;
Vous avez vu l'univers à la ronde,
Moi je voudrais, vous ayant pour soutien,
Voir du pays : voici ma mappemonde,
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

Utilisant les loisirs de l'absence,
Vous avez mis les instants à profit ;
Aussi j'appris que dans chaque science
Vous aviez pu devenir érudit,
Que vous saviez les revers et la gloire
Du nouveau monde ainsi que de l'ancien ;
Oui, l'on vous dit des plus forts sur l'histoire,
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

De la nature admirateur fidèle,
Vous avez su deviner ses secrets
Et chaque fleur, à vos vœux peu rebelle,
A vos regards dévoile ses attraits.

La botanique à mes yeux est divine ;
Les fleurs, dit-on, forment un doux lien :
Dans le pistil je veux voir l'étamine,
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

Mon cher cousin, Florence vous vit naître
Et les trésors du langage toscan
Vous sont connus. Ah ! devenez mon maître ;
Je sens mon cœur rempli d'un noble élan :
Je veux traduire idylle, ode ou harangue,
Je veux enfin parler italien —
On la prétend si douce votre langue ! —
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

Dans l'art léger qu'enseigne Terpsichore,
Rival heureux des Albert (1), des Perrot (2),
On croit en vous revoir l'amant de Flore ;
Grâce et vigueur sont, dit-on, votre lot.
Vers ce bel art un doux penchant m'entraîne,
Instruisez-moi ; réformez mon maintien.
On dit qu'un six, vous le passez sans peine.
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

(1) Célèbre danseur, puis maître de ballets à l'Opéra, surtout connu pour avoir composé et mis à la scène de façon agréable le divertissement de la *Favorite* et la *Jolie fille de Gand* (1842), un ballet d'Adolphe Adam qui eut quelque succès.

(2) Célèbre danseur, puis maître de ballets à l'Opéra, surtout connu pour avoir épousé Carlotta Grisi, la rivale de Taglioni et de Fanny Elssler, la célèbre créatrice de *Giselle*.

J'entends citer en tous lieux votre adresse,
A maint rival vous l'avez fait sentir ;
De votre coup on vante la justesse ;
Que je voudrais, cousin, vous voir au tir !
De ce désir mon âme est occupée,
De l'accomplir vous avez le moyen :
Je veux vous voir tirer à la poupée.
Ah ! montrez-moi ce que vous savez bien !

Notre cousin était aimable et tendre
Et la cousine avait si doux minois
Qu'à ses souhaits il fallut bien se rendre.
Le cours complet ne dura pas neuf mois.
Dès le premier, le professeur devine
Qu'à son élève il n'enseigne plus rien ;
Car le cousin à sa belle cousine
Avait montré ce qu'elle savait bien.

ALPHONSE (1).

(1) Alphonse-Théodore Cerfbeer, né en 1797, mort le 25 décembre 1859. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il a été régisseur du théâtre du Gymnase sous la direction Delestre-Poirson et s'est consacré aux œuvres de vulgarisation sociale et à la littérature dramatique. Ses nombreuses pièces de théâtre ont été signées de son seul prénom d'*Alphonse*.

CHANSON DES MÈRES

Ah ! que les mères d'à présent
Ont du tourment avec leurs filles !
Elles ont toutes un amant,
Surtout lorsqu'elles sont gentilles.
Pour un amoureux
Jeune et vigoureux,
Elles briseraient fers et grilles.

Coline, un soir, à son amant
Qu'elle adorait à la folie,
Donnait un rendez-vous charmant
Pour satisfaire son envie :
« Colin, mon espoir,
Je t'attends ce soir ;
Mais ne manque pas, je t'en prie.

Tiens, voilà le passe-partout :
Je demeure au sixième étage ;
Et ne va pas manquer, surtout,
De n'faire le moindre tapage.
De mon cabinet
Tu sais le secret ;
Je ne t'en dis pas davantage. »

La mère avait un fort soupçon,
Car elle avait été gentille.
Elle se doutait qu'un garçon
Etait couché z'avec sa fille.
Ell' mont' doucement,
Frappe : pan, pan, pan !
Colin dans les draps s'entortille.

« Maman, ne le découvrez pas ;
Il fait plus froid que de coutume,
Laissez-le couché z'avec moi,
Il pourrait attraper un rhume.
Si vous l'découvrez,
Maman, vous aurez
Le cœur aussi dur qu'une enclume. »

Ah ! que les mères d'à présent
Ont du tourment avec leurs filles !
Elles ont toutes un amant,
Surtout quand elles sont gentilles.
Pour un amoureux
Jeune et vigoureux
Elles briseraient fers et grilles (1).

(1) Le dix-neuvième siècle a donné au folklore le plus grand développement : de tous côtés on a publié des recueils de contes ou de chansons locaux, d'un intérêt considérable. Et de tous côtés aussi, on a fait à ces publications nombreuses des emprunts caractéristiques. A l'époque où le chansonnier Aristide Bruant dirigeait en personne son cabaret du boulevard Rochechouart, il a publié, dans son journal le *Mirliton* (1887), toute une série de « vieilles

LA FILLE DE GENNEVILLIERS

A Genn'villiers y a tant de belles filles ; (*bis*)
Mais y en a un' si parfaite en beauté
Qu'elle a séduit tambours et grenadiers. (*bis*)

« Beau grenadier, monte dedans ma chambre,
Nous y ferons l'amour en liberté,
Dedans les bras de la volup(e)té. »

Ils ne fur'nt pas sitôt dedans la chambre,
Qu'on n'entendit que des embrassements
Dedans les bras de son nouvel amant.

Mais l'autre amant qu'est à la port' qui bisque,
Frappant du pied, levant les yeux aux cieux,
Dit : « Nom de Dieu ! que je suis malheureux

D'avoir aimé un' si tant belle fille
Et dépensé mon or et mon argent
Sans en avoir eu aucun agrément.

J'ai bien envi' de lui foutre une gifle ;
Mais elle est femme et je respecterai
Son sexe ; à l'homme seul je m'en prendrai. »

chansons » recueillies par des traditionalistes de toutes nos provinces et extraites des recueils les plus divers. Nous reproduisons les plus originales parmi celles de ces chansons qui remontent à la fin du dix-huitième siècle ou au commencement du dix-neuvième.

Sur le terrain attendit son rival(e)
Et dans le ventr' son sabre y a passé,
Si bien passé qu'il en est trépassé.

Oh ! jeunes fill's, ceci doit vous apprendre
Que, lorsqu'on veut avoir deux amoureux,
Il faut des deux se méfier un peu.

LE BEL OISEAU

Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage !
Ah ! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant !

En cachette, hier au soir,
Nous sortîmes du village :
« Suis-moi, si tu veux le voir,
Me dit-il, sous le feuillage. »
Ah ! le bel oiseau, etc.

« Pressons-nous, mon cher Alain ;
S'il s'échappait, quel dommage !
Mon cœur bat, mets-y la main. »
Le sien battait davantage.
Ah ! le bel oiseau, etc.

Il me prit un doux baiser :
« Alain, Alain, sois donc sage.
— C'est, dit-il, pour préparer
Du bel oiseau le ramage. »
Ah ! le bel oiseau, etc.

Il me presse de nouveau.
« Je le tiens, dit-il, courage !
Le voici sous mon chapeau,
C'est le plus beau du village. »
Ah ! le bel oiseau, etc.

Il est à moi pour toujours ;
Il chérit son esclavage ;
C'est l'objet de mes amours,
J'en veux jouir sans partage.
Ah ! le bel oiseau, etc.

L'AMANT TIMIDE

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas.
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux.

Lors une beauté, qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux. »

Puis le beau docteur qui raille
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi.
« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour
Que j'eus à baiser des larmes ;
Mais je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh ! rien qu'un enfant, madame !
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux. »

HÉGÉSIPPE MOREAU (1).

(1) Né à Paris en avril 1810, mort en la même ville, à l'hôpital de la Charité, le 20 décembre 1838, Hégésippe Moreau était un fils naturel qui, orphelin en bas âge, fut recueilli et élevé par charité au collège de Provins, puis aux petits séminaires de Meaux et d'Avon. Après avoir fait son apprentissage de typographe à Provins, il s'en vint, en 1829, travailler à l'imprimerie Firmin Didot, à Paris. Il prit part aux journées de Juillet, se fit maître d'études et, à l'époque de l'épidémie de choléra de 1833, fit un premier séjour assez prolongé à l'hôpital de la Charité. Guéri, il retourna à Provins où il publia un journal en vers, *Diogène*, imité de la *Némésis* de Barthélémy, qui lui fit beaucoup d'ennemis et cessa bientôt de paraître, faute de ressources. Découragé, il revint à Paris où il mena une existence misérable jusqu'au jour où, épuisé, il dut retourner à l'hôpital. Il y mourut juste au moment de l'apparition de son volume de vers et de chansons, le *Myosotis*, dont les journaux commençaient à faire l'éloge.

SUZON (1)

Bonjour, Suzon, ma fleur des bois !
Es-tu toujours la plus jolie ?
Je reviens, tel que tu me vois,
D'un grand voyage en Italie.
Du paradis j'ai fait le tour ;
J'ai fait des vers, j'ai fait l'amour.
Mais que t'importe ? (*bis*)
Je passe devant ta maison ;
Ouvre ta porte.
Bonjour, Suzon !

Je t'ai vue au temps des lilas.
Ton cœur joyeux venait d'éclore,
Et tu disais : « Je ne veux pas,
Je ne veux pas qu'on m'aime encore. »
Qu'as-tu fait depuis mon départ ?
Qui part trop tôt revient trop tard.
Mais, etc.

ALFRED DE MUSSET (2).

(1) Cette chanson porte la date de 1844.

(2) Louis-Charles-Alfred de Musset, né à Paris en 1810, mort dans la même ville en 1857. Second fils du littérateur Musset-Pathay, le commentateur de Jean-Jacques, il fit ses études au collège Henri-IV où il se lia avec le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans. Après 1830, cette amitié lui valut une sinécure, la place de bibliothécaire du minis-

ALLONGEZ-VOUS

Air : *Ça va bon train.*

Hier, rentrant à la sourdine,
J'entendis près de ma cloison
S'écrier ma jeune voisine
A son mari déjà grison :
— Monsieur Pinard, notre couchette
Est presque sens dessus dessous ;
Droit comme un I que l'on se mette :
Allongez-vous ! (*ter*)

— Allongez-vous !... ma chère amie,
Le mot me plaît, répondit-il ;
Mais tu sais que j'ai la manie
De me mettre en chien de fusil.
— Votre raison est dérisoire.
N'avez-vous pas, frileux époux,
Près de vous une bassinoire ?
Allongez-vous !

tère de l'Intérieur, que la Révolution de 1848 lui enleva et que Napoléon III lui restitua en 1852, l'année où il fut élu à l'Académie. Malgré les révélations les plus diverses et les plus sensationnelles, on ne connaît pas d'une manière précise les raisons de sa scandaleuse rupture avec George Sand, au cours du voyage en Italie qu'il fit, en 1833, avec l'auteur de la *Petite Fadette*, et dont les suites ont eu une si grande influence sur son esprit, même sur sa vie. On l'a, pendant quelque temps, appelé le *poète de la jeunesse*.

— Ah ! quelle exigence indiscrète !
Ton cœur serait-il comme un roc ?
Demain, je te promets, poulette,
Petit bonjour au chant du coq.
— Monsieur Pinard, cela m'excède.
Vous allez me mettre en courroux :
Dans le lit on doit être raide,
Allongez-vous !

Maître Pinard, que ceci touche,
Devient ferme et prend le dessus ;
De son épouse il clôt la bouche
Afin qu'elle ne gronde plus.
Mais notre femelle moins prude,
Bien qu'ayant alors le dessous,
Disait encor par habitude :
Allongez-vous (1) !

(1) Dans les recueils où figure cette chanson, qui date du début du dix-neuvième siècle, elle est, la plupart du temps, signée : « Un membre de l'Académie des Dames. »

LE CRUCHON

Que j'enrage d'aimer Nicaise,
Disait Dorine l'autre jour ;
Tout autre que lui serait aise
De m'inspirer autant d'amour :
Mais, loin d'en marquer quelque envie,
C'est le plus sot et froid garçon ;
Il mérite bien qu'on s'écrie :
Ah ! le cruchon !
Ah ! ah ! ah ! ah ! le cruchon !

Sur une naissante verdure,
Avant le lever du soleil,
Goûtant la fraîcheur la plus pure,
J'affectais un tendre sommeil.
Ma gorge était à demi-nue,
Tout lui disait : il y fait bon.
Il se contenta de la vue.
Ah ! etc.

Dans une paisible retraite,
Aux accents de son chalumeau,
Je formais des pas sur l'herbette ;
Que son sort devait être beau !
Pour le favoriser, je glisse
Et je tombe sur le gazon ;
Il me releva sans malice.
Ah ! etc.

Hier, pour le jour de ma fête,
Je lui demande un beau bouquet.
« Quel bouquet faut-il que j'apprête,
Dit-il ? Je n'en ai jamais fait. »
J'eus beau lui marquer, d'un air tendre,
Le bouquet alors de saison,
Il ne put jamais me comprendre.
Ah ! etc.

Dans un chemin couvert de glace,
Le hasard nous fit rencontrer ;
Que ce jour-là j'avais de grâce !
J'étais faite pour tout tenter.
Je tombe, et ma jupe voltige.
Il me couvrit de son manchon.
« Vous êtes complaisant ! lui dis-je. »
Ah ! etc.

Un jour, pour la lui donner belle,
Ah ! devinez ce que je fis ?
Feignant de moucher la chandelle,
Adroitement je l'éteignis.
Le sot, pour témoigner son zèle,
Court vite chercher un tison.
Il te faut donc de la chandelle !
Ah ! etc. (1)

(1) Pour qu'on puisse se faire une idée de ce qu'étaient les réunions du *Caveau* moderne pendant la dernière moitié du dix-neuvième siècle, nous reproduisons ici une des chansons, publiées sans nom d'auteur, qui ont été pro-

duites dans cette célèbre réunion. Le *Caveau*, d'ailleurs, n'était pas composé seulement de chansonniers ni même d'hommes de lettres rimant à l'occasion des couplets plus ou moins bachiques : tous les bons vivants, tous les épicuriens qui vécurent sous le règne de Louis-Philippe ou au début du second Empire ont tenu à en faire partie et à y payer leur écot par quelque chanson. Parmi ceux qui s'y sont fait longtemps remarquer, il faut citer le docteur Ricord (1800-1889) : le célèbre praticien fut un convive assidu des dîners de la joyeuse compagnie, où il chanta fréquemment des couplets de son cru et notamment la chanson suivante, que nous publions ici pour la première fois :

LE PARADIS EN GOGUETTES

Quand l'autre jour, plein du jus de la treille.
Après dîner, par le sommeil surpris,
Tout en rêvant je fus au Paradis,
Ce fut pour moi grande merveille :
J'avais l'air conscrit,
Arrivant contrit.
Mon allégresse enfin fut sans pareille
Quand Pierre, arrivant,
Me dit : « Mon enfant,
Les anges, les saints sont contents, joyeux,
Quand vous les croyez dévots, ennuyeux.
Ah ! vous ne sauriez vous amuser mieux qu'eux. (bis)

« La Madeleine est toujours la plus belle.
Elle a repris ses anciennes amours
Et je pourrais vous citer tous les jours
Vingt saints s'enfermant avec elle.
Judith aux beaux yeux
Fait des amoureux ;
Pour Holopherne elle n'est plus cruelle.
Sainte Margoton
Aime un beau garçon.
Les anges, etc. »

Dans un salon suivant, Piron qui grimpe
Et qui me dit : « Ici, des Dieux badins,
Vénus, Priape et quelques libertins
S'amusaient au temps de l'Olympe.
Au souper, ce soir,
Vous allez y voir
Les Saints en frac et les Saintes sans guimpe.
Et moi, s'il vous plaît,
J'y chante un couplet.
Les anges, etc. »

Un peu plus loin et dans une autre pièce,
J'vois des martyrs jouant à l'écarté,
Je vois un Pape auprès d'une beauté
Qu'il faisait passer pour sa nièce. —
Elle a l'air bien doux ;
Mais qu'en pensez-vous ?
Pour moi, je crois que ce n'est pas Lucrèce. — —
Je tais, vis-à-vis
Tout ce que je vis.
Les anges, etc.

La cloche sonne et le repas commence :
Saintes et Saints, chacun a son couvert.
J'entends bientôt un bacchanal d'enfer ;
Et c'est Voltaire qui s'avance,
Sa Pucelle *en main,*
Et, d'un air malin,
Aux bons élus en imposant silence,
Dit : « C'est aux desserts
Que je lirai ces vers. »
Les anges, etc.

De toutes parts, le champagne détonne
Et le papier qui formait les plafonds
Est enfoncé par cent mille bouchons
Que lâche une sainte personne.
Un toast est porté
A la liberté

Que l'Eternel proclame de son trône.
Ce bruit m'éveillant,
Je dis en chantant :
Les anges, etc.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE 4

INTRODUCTION 5

Perle du monde (Raoul, comte de Soissons) 31
Il fait bon fermer son huis 34
Pis que devant 35
Entre vos bras (Charles d'Orléans) 37
Les bons baisers (Charles d'Orléans) 38
M'amie 39
Baiser (Joachim du Bellay) 40
La belle nuit (Remy Belleau) 41
Ne touchez pas là (Claude de Pontoux) 43
Cueillons le fruit (Jean Passerat) 44
Le premier jour de mai (Jean Passerat) 45
Idylle (Vauquelin de la Fresnaye) 47
La nouvellette 48
Villanelle (Philippe Desportes) 49
Le plus beau cul (Voiture) 51
La chandelle de l'abbé 54
Sur Mademoiselle D. T. (Chaulieu) 55
Les lendemains (Dufresny) 56
Encore un coup (Vergier) 58
Margot l'insatiable (Autreau) 59
La bonne mère (Chansonnier Clairambault) 60
Couplet (Grécourt) 61
Les noces (Grécourt) 62
Va toujours qui danse ! (Grécourt) 63

Filons (Grécourt) 66
La langue (Grécourt) 66
Conseil à Sylvie (Grécourt) 68
A S... (Piron) 70
La puce (Piron) 71
Les verroux (Piron) 72
Gaillardise (Voltaire) 74
Zon ! Zon ! Zon ! (L'Attaignant) 76
La meunière du moulin à vent (attribuée à Gallet) 79
Le braconnage (Voisenon) 81
La petite obstinée (Collé) 84
La façon de le faire (Collé) 86
Les Pays-Bas (Collé) 87
Couplets à Julie (Favart) 90
Les dangers du bois (Favart) 92
Le refus (Vadé) 94
Le troc (Vadé) 96
L'amante abandonnée (attribuée à Vadé) 98
Réponse (Dorneval) 102
La petite frileuse (Laujon) 106
Le roulier (Laujon) 109
Adieu l'oiseau ! (Recueil Gosse et Neaulme) 111
L'aiguillon (Recueil Gosse et Neaulme) 112
L'aventurier nocturne (Recueil Gosse et Neaulme) 112
Eloge de l'inconstance (Recueil Gosse et Neaulme) 113
Le gascon et la marchande (Recueil Gosse et Neaulme) 113
Le jeu bon (Recueil Gosse et Neaulme) 114
La naïve (Recueil Gosse et Neaulme) 115
Ronde (Recueil Gosse et Neaulme) 116
L'épouse à la mode (Beaumarchais) 118
Le chat (Philipon de la Madelaine) 121
Le bon avis (Boufflers) 123
Ce qui plaît aux dames (Boufflers) 124
Les métamorphoses (Boufflers) 126
La peur le soir (Laclos) 128

Alleluia ! (Recueil Maurepas)..... 130
Le sommeil de Vénus..... 132
La défense inutile (Léonard)..... 134
Les cerises (Barré)..... 136
Une fin (Maréchal)..... 139
La collerette (Gilbert)..... 141
Il faut aimer (Parny)..... 144
La pêche (Ségur aîné)..... 147
L'entreprenant (Fabre d'Eglantine)..... 149
Le temps et l'amour (Ségur)..... 151
Colinette (Le Cousin Jacques)..... 154
Conseils à une fiancée (Berruyer)..... 156
L'amour et la jeune fille (F.-B. Hoffman)..... 159
Le baiser (F.-B. Hoffman)..... 161
Gardez-vous, fillettes ! (Chansonnier français)..... 163
Le petit frère (Ducray-Duminil)..... 165
La feuille à l'envers (Chansonnier français)..... 168
L'instrument..... 170
La fiancée (Bouilly)..... 173
La petite fille à la noce (Léger)..... 175
Adèle et Lucas (Désaugiers)..... 179
Le loup n'est pas si méchant (Désaugiers)..... 181
Couplets à une jeune mariée (Désaugiers)..... 183
Et cœtera pantoufle (Désaugiers)..... 184
Il est trop tard (Désaugiers)..... 185
Voilà comment l'esprit vient (Désaugiers)..... 187
Le coup du milieu (Armand Gouffé)..... 188
Les caresses (Emm. Dupaty)..... 190
Eloge du frère Bonaventure..... 192
La bacchante (Béranger)..... 195
Le bedeau (Béranger)..... 197
Le chapeau de la mariée (Béranger)..... 199
La chatte (Béranger),..... 201
Le contrat de mariage (Béranger)..... 203
La marraine (attribuée à Béranger)..... 205

Les baisers (Rougemont) 208
Les petits pieds de Lise (J.-A.-M. Monperlier)..... 211
Thomas et Lisette (P. Tournemine)..... 214
La cousine studieuse (Alphonse)..... 219
Chanson des mères 222
La fille de Gennevilliers..... 224
Le bel oiseau 225
L'amant timide (Hégésippe Moreau) 227
Suzon (Alfred de Musset)..... 229
Allongez-vous ! 230
Le cruchon..... 232
Le paradis en goguettes (Docteur Ricord)..... 234
TABLE DES MATIÈRES 237

H. DARAGON, Imprimeur-Éditeur, Paris.

BINDING SLIP

PQ 1177 M37
Marion, Paul
Choix de chansons galantes d'autrefois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY